

F.S.  
7690  
XVIII

*Belg*

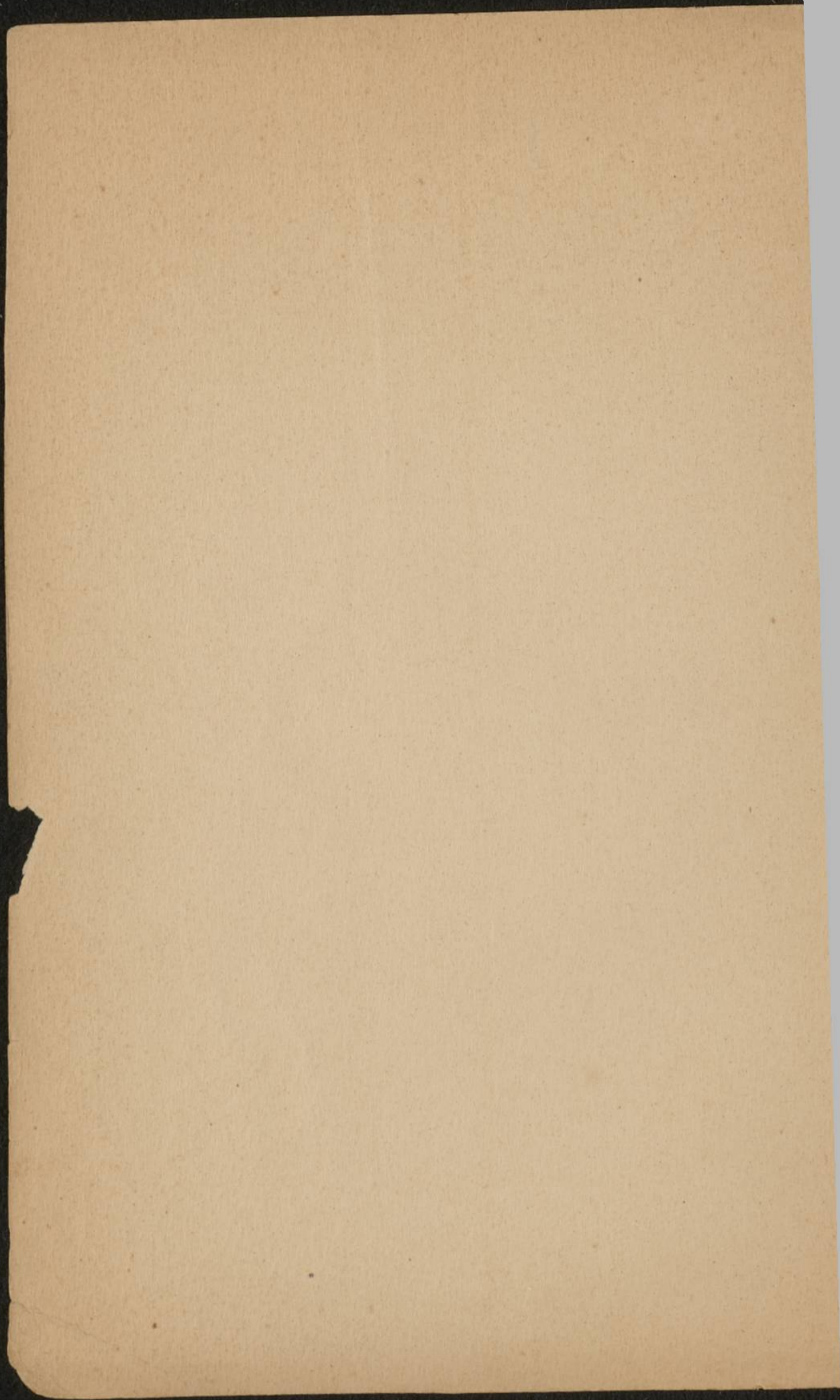
# *LES RUSTIQUES*

Edition originale

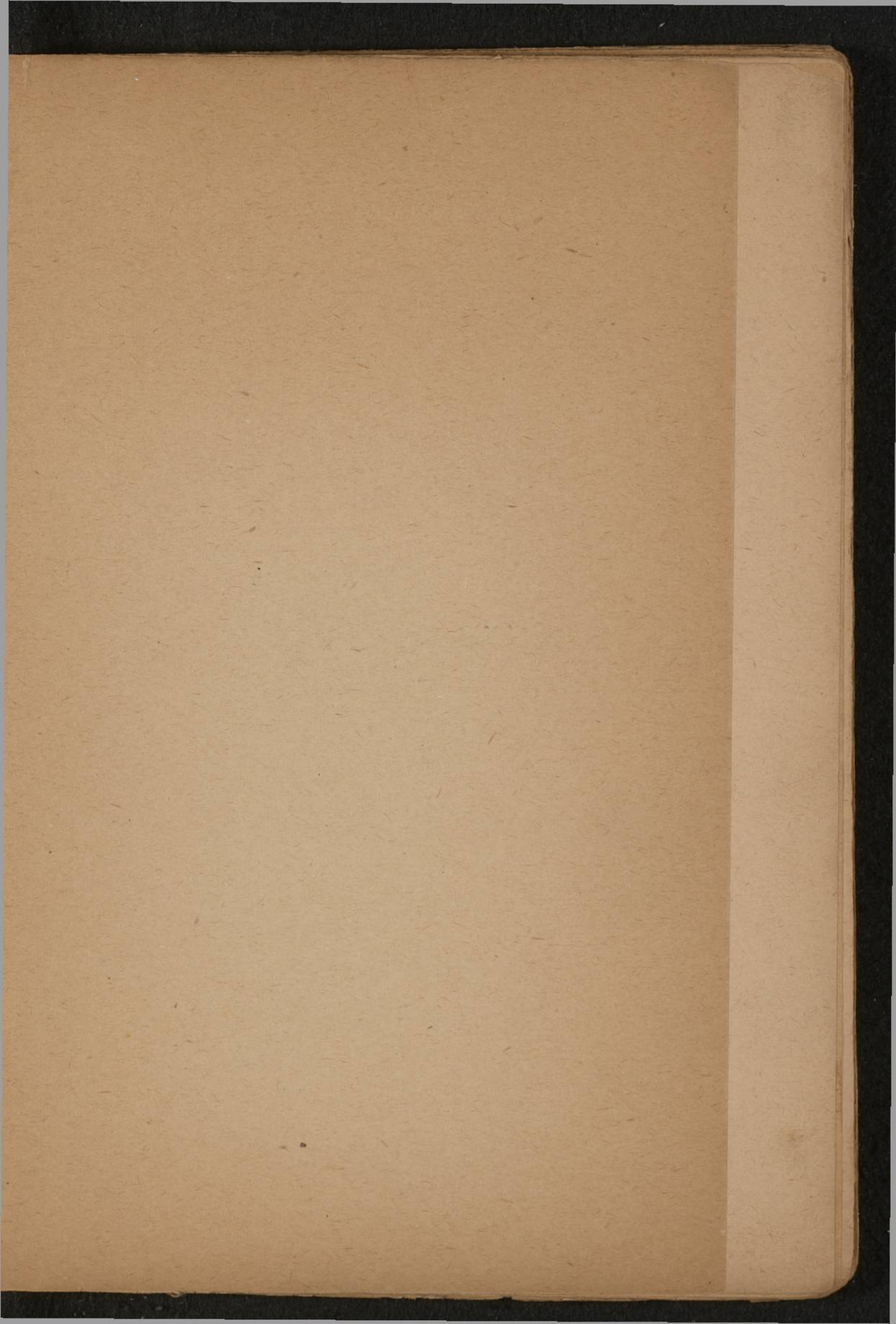
PIERRE BROODCOORENS

1923











REVUE INTERNATIONALE  
D'ÉTUDES POÉTIQUES  
- Bibliothèque -



FS-XVIII  
7690

**LES RUSTIQUES**



## L'Œuvre publié de Pierre Broodcoorens

---

### *Théâtre*

- Le Roi aveugle.* — Larcier, Bruxelles (1908).  
*Eglesygne et Flourdelys.* — Verhellen, Bruxelles (1909).  
*La Mer.* — Larcier, Bruxelles (1911).

### *Prose*

- Petit Will.* — Librairie Moderne, Bruxelles (1912).  
*Histoires merveilleuses.* — Librairie Moderne, Bruxelles (1914).  
*Le Sang rouge des Flamands.* — Librairie Moderne, Bruxelles (1914).  
Edition originale. *Le Livre des Roseaux* (1914)  
*Le Sang rouge des Flamands.* — Office de Publicité, Bruxelles (1922).  
Edition définitive.  
*La Parole du Figuier stérile.* — L'Expansion belge, Bruxelles (1922).

### *Poésie*

- Le Carillonneur des Esprits.* — La Soupenle, Bruxelles (1920).

M. Pierre Broodcoorens a, en outre, publié dans le journal *Le Peuple*, de Bruxelles, en 1919, un roman encore inédit : *Boule-Carcasse*.

Il prépare, en prose :

- Le Miroir des Roses spirituelles.*  
*L'Été de la Saint-Martin.*
-



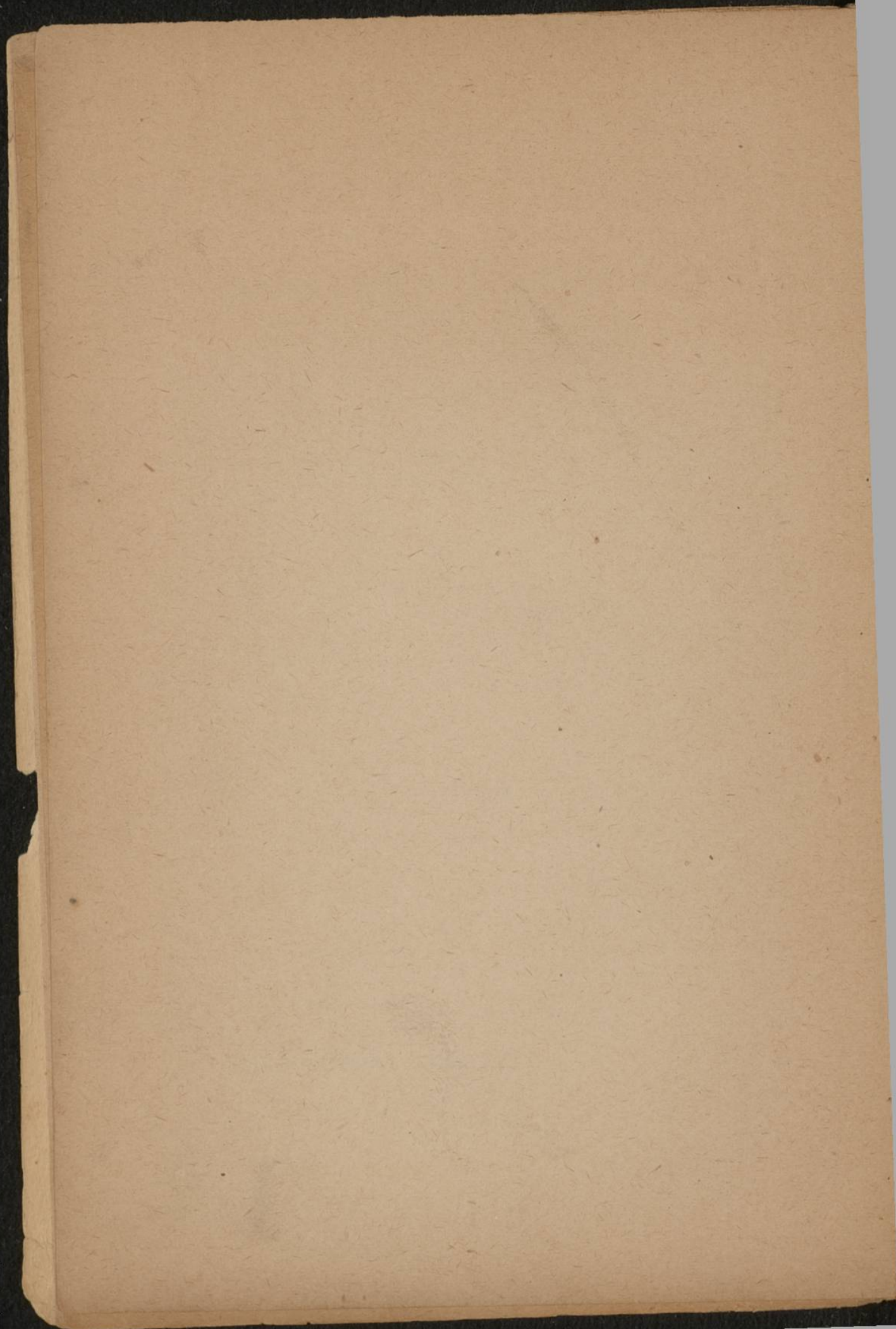
# *LES RUSTIQUES*

Edition originale

**PIERRE BROODCOORENS**

**1923**







## *Le Cantique de Bonne Odeur*

*Ma Mère la Flandre,  
je chanterai le cantique suave  
de tes beautés.  
Je chanterai la très simple louange  
de ton amour et de tes grâces.*

*Je te dirai :*

*Je t'aime !*

*car je t'ai retrouvée après t'avoir perdue.*

*Toute ma force me vient de toi,  
ô pure et fraîche fontaine d'allégresse,  
à laquelle je bois  
dans la coupe de mes mains pures,  
en ce dimanche d'innocence !*

*Et me voici,  
humble et naïf enfant dans ton jardin fleuri,  
ô ma Mère la Flandre !  
Du même suc que tes pommiers  
tu m'as nourri ;  
et il me semble  
que je tiens à ton sol par des vrilles tenaces,  
comme le lierre à tes vieux murs.*



Flandre,  
je me sens si heureux dans le clair matin frais,  
où frissonnent les feuilles d'or de la lumière,  
que mon âme, pareille  
à la source, s'épand en de simples chansons,  
de mon cœur à mes lèvres.

Je dis l'oiseau, l'abricot et la guêpe ;  
la ruche qui bourdonne  
comme un rustique chapeau d'or plein de pensées.

Je dis mon âme  
dans le dimanche des Rameaux,  
où passe le chœur des archanges,  
avec les palmes et les lys.

Car c'est dimanche de Printemps  
et de prières murmurées ;  
et la messe des Pauvres sonne  
si humblement au vieux clocher,  
que mes genoux soudain se plient,  
dans l'herbe humide qui sent bon,  
pour adorer les hommes et mon Dieu,  
et Tout,  
à travers Toi,  
Notre-Dame de Bonne Odeur,  
ma chère Mère, Mère Flandre !



### *L'Odeur saine des Pommes*

*Mon cœur battait. J'entrais, poussant la claire-voie,  
dans le verger humide et touffu de Petrus,  
fleuri de rose et noir par les troupeaux ventrus  
qui ruminèrent dans l'herbe où cacardaient les oies.*

*S'ouvrait le Paradis terrestre! Il me semblait  
que rien n'était plus beau que ce verger immense,  
avec ses touffes d'or où l'ombre se balance  
et qui sent le lait sûr, la ronce et le fruit blet.*

*Chers, énormes pommiers obliques, je vous vois,  
tendant vos larges mains, pleines de pommes jaunes  
qui rutilaient! Alors, à plat ventre, les doigts*

*chatouillés de fourmis, bouche baisant le sol,  
tandis que les frelons sur moi croisaient leurs vols,  
je respirais l'odeur de la terre et des pommes.*



## *Les Granges*

*Telles que je les vois encore, les voici :  
Le battant de la porte est ouvert au-dessus,  
montrant l'empoutrerie où, tassés, chevelus,  
des cloisons, en tous sens, débordent les épis.*

*Il sent la paille sèche et le grain lourd ici !  
La poussière en grumeaux tapisse le sol nu.  
A des crampons rouillés les fléaux sont pendus,  
et l'on entend le trot menu d'une souris.*

*D'un grand bond je m'enfonce aux bottes que j'embrasse,  
et soudain, éperdue, une poule vorace  
s'enfuit, battant de l'aile au geste de ma main.*

*Là, dans l'ombre où des rais par les fentes rougeoient,  
je me cache et j'écoute, en tressaillant de joie,  
bruire sourdement la vie en or du grain.*



## *Le Piéton*

*Le matin est silence et paix dans la maison.  
Les hommes sont aux champs et les pigeons roucoulent  
au seuil du colombier, autour duquel s'écroulent  
les branches lourdes du pommier.*

*Le fournil, le hangar et la grange s'enfoncent,  
au milieu du fouillis des chardons et des ronces,  
dans la clarté de lait qui trembloie au verger ;  
et soudain une poule  
éperdument, dans l'ombre du pondoir,  
crételle.*

*Le matin est silence et paix dans la maison,  
où les poussins battent des ailes,  
en pépianant  
autour de la pluie d'or qui ruisselle du van.*

*Il est sept heures.*

*Mais à présent retentit le son clair  
du seau de fer  
que vient de poser Victorine  
sur le banc de vaisselle, au fond de la cuisine.*



Ses sabots lents  
prolongent leur traînée  
du bahut à la cheminée.  
Tout le brouillard d'été, léger et vaporeux,  
tamisé par les feuilles,  
en gaze d'or  
frissonne sur le puits et sur la haie.

Le matin est silence et paix dans la maison.  
Sur une tranche de melon  
bourdonnent,  
ivres de sucre, des frelons.

Les mouches ronflent aux carreaux.

C'est alors que tu viens, piéton en blouse bleue  
que gonfle la brise à son gré.  
Sur ta face rougeaude  
s'incline ton képi et tu fumes la pipe,  
le bâton ferré sous le bras,  
en balançant à ton épaule  
le sac de cuir pesant et jaune,  
ô toi,  
qui te courbes afin de passer notre seuil  
et jettes sur la table,  
avec un rire clair et franc,  
les journaux et les lettres,  
bariolés de timbres éclatants,  
qui nous apportent les nouvelles  
de Bruxelles.



## *Les Villages de mon Pays*

*Les chemins tournent. L'ombre et le soleil mouvants  
me sont plus doux qu'ailleurs au beau pays de Flandre.  
O ruisseaux, que de fois j'ai suivi vos méandres  
pour découvrir au loin les choses et les gens!*

*Mon pas  
dès le matin partait cadencé sur les routes,  
au hasard, n'importe où,  
guidé par l'instinct seul des belles découvertes.*

*La poitrine élargie, allongeant le jarret,  
mon cœur battant au rythme de la terre,  
tout ce que je voyais, je me l'assimilais :  
Les chapelles votives,  
les cours de fermes, les vergers,  
les herses, les charrues,  
à l'ombre d'une haie, en un fossé bourbeux ;  
et vous, les intérieurs déserts et pénombreux,  
où, seule, avec sa voix menue et chevrotante,  
vivait encor  
l'horloge au balancier et aux contrepoids d'or.*

*Je me souviens des mille chaumes  
qu'ainsi je vis par les chemins,  
enfouis jusqu'à leur faite aux fleurs de leurs jardins :  
passe-roses, pariétaires,  
lys jaunes et lys blancs,  
et les flammes en or des grandes solanées!*



Aux granges,  
drus sur l'air sonore,  
retombaient rythmés les fléaux.  
Les gerbes bruissantes  
tout autour tapissaient les murs.  
Au geste ponctuel qui vanne,  
battant, ronflant,  
dans le tarare le froment,  
me regardaient les belles filles,  
un mouchoir rouge à leurs cheveux.  
Irritantes, elles riaient :  
Yeux noirs, dents blanches,  
en mordillant un brin de paille  
ou la fleur d'un coquelicot!

Bonne m'était ma pipe,  
et bonne aussi la bière de houblon,  
amère et balsamique,  
savourée au comptoir cintré d'un cabaret  
rustique et frais,  
où mitonnait la garbure à feu doux  
et sévèrement me fixait  
dans son triangle d'or l'œil propice de Dieu!

Après la maison du vétérinaire,  
et celle du docteur, et celle du notaire,  
aux blancs rideaux pompeusement troussés  
sur un camélia,  
ou les raides panaches d'une plante grasse,  
l'église m'entr'ouvrait son portail plein d'encens,  
où ronflait l'orgue de l'office  
et brasillait  
parmi l'autel en or le buisson d'or des cierges.



Aux pieds du Christ, à son chevet,  
le cimetière s'étendait  
si doucement dans l'ombre des feuillages,  
qu'on eût voulu dormir aussi  
sous une croix de bois et un bouquet de buis  
parmi les immortelles,  
et, le dimanche, le plain-chant  
des vêpres.

C'étaient les boutiques petites,  
du sabotier, de la mercière,  
du cordier,  
avec leurs pots de miel, leurs bocaux de bablutes :  
tinte, à la claire-voie, avec un son félé,  
parfois une clochette  
vieillotte et aigrette...

La route  
me reprenait avec son tintamarre  
de marteaux clairs, de chariots :  
essieux criants, chaînes et durs tressauts  
de roues.  
C'étaient encore les labours,  
d'autres chemins et d'autres carrefours,  
avec leurs mares et leurs saules,  
et leurs cancanements discords,  
et vous alors,  
nouveaux villages,  
aux toits pareils et aux mêmes usages,  
que tendrement je respirais,  
en vos bouquets bombés et frais  
d'héliotropes.



*Les villages de mon pays,  
combien de fois ne vous ai-je conquis,  
vous qui d'abord aviez fait ma conquête,  
et ne me fûtes-vous ombreux,  
après les champs de trèfle et les pièces de seigle,  
où sur mon dos avait ardé  
l'Été?*

*Vous m'avez pris entre vos bras  
de treilles, de fleurs, de feuillages.  
Vos pampres roux, vineux, rampants,  
enroulaient leurs volutes,  
lourdes de grappes de raisins,  
à mes deux mains,  
jusqu'à ma bouche.  
Vous tous, vous tous, les accourus,  
qui m'attendiez aux clairs tournants  
des routes vicinales,  
ou qui parfois me surpreniez,  
par-delà les ruisseaux bordés de coudriers,  
avec les palmes  
almes de votre calme :  
Lierde-Sainte-Marie, Opbrakel, Audenhove,  
Elst, Segelsem,  
Everbecq, et Schoorisse, et Boucle Saint-Denis,  
les villages de mon pays!*



## *Mon Cœur déçu*

*Ces souvenirs en moi depuis des ans persistent.  
Nul encore n'a su de quelles floraisons  
ils paraient mon exil à travers les saisons :  
C'est que nul jusqu'ici n'a connu mon essence,  
et qu'on m'eût aimé moins si j'avais aimé plus,  
en montrant tout l'amour qui fut mon don d'enfance.*

*Tout m'était joie alors,  
et surprise, et bonds de mon être,  
vers la tour et les toits qui allaient m'apparaître  
au passage à niveau,  
en guirlandes de fleurs et pavois de drapeaux.  
J'avais supputé les semaines.  
Seul, et me repliant dans un coin sur moi-même,  
je m'étais figuré ce que serait ce jour  
de l'arrivée,  
où vers nous accouraient, à la vitre du train,  
mes chers villages,  
et les clochers, et les moulins,  
aux grands bras noirs en croix dans les nuages.*

*Mais toujours il m'était plus beau !*

*Oh ! mon souffle d'enfant embuant les carreaux  
de la portière,  
et mon front moite, et mon cœur dans mes mains,  
et tout ce que j'avais rêvé, qui m'était mien !*



Village d'Audenhove,  
Slypstraete, Roosebeke, et le dernier arrêt,  
Michelbeke parmi les roses,  
dites-moi, vous souvenez-vous  
de ce que vous m'étiez en ces aubes fanées?

J'entends mugir entre les aulnes,  
près des abreuvoirs, le bétail  
gardé  
par de petits vachers, pieds nus dans l'herbe humide,  
qui, mangeant une pomme, ébouriffés et roux,  
nous regardaient passer d'un œil oblique et doux.  
Toute la Flandre entrait dans mon âme éblouie,  
avec ses espaliers et ses grands tournesols,  
ses feux  
de fanes qui fumaient sur les hautes collines,  
et son patois chantant  
auprès de nous sur des lèvres câlines.

O vous qui m'attendiez sur le quai de la gare,  
en ce matin de gais drapeaux flottant dans l'air,  
jamais je n'oublierai la sonnante fanfare  
à mes oreilles de vos cris,  
de vos baisers et de vos rires,  
au vent qui s'embaumait de menthe et de fougère!

Notre famille alors était un clair faisceau.

Oh! vos cœurs lourds vers nous abondamment tendus  
en gerbes de rondes pivoines,  
vos cœurs qui sentaient bon ainsi que vos jardins  
et nous circonvenaient de fleurs et de feuillages,  
étroitement,  
dans le matin de Flandre!



Enfance,  
terre de mes aïeux et soleils révolus,  
je serais plus heureux mais je ne serais plus,  
si je trouvais en moi la force vile et vaine  
de renier l'honneur de vous aimer toujours!

Laissez-moi réveiller les ferveurs endormies.

L'horloge calmement bat comme bat un cœur.

Silence!

J'entends encor siffler au pré  
la claire faux dans l'herbe de septembre :  
c'est la fenaison du regain.

Ma chambre  
donne sur le verger,  
où tombe sourdement par moments une pomme  
et broute le troupeau.

Les musles soufflent et les houppes  
souples balancent et chassent des flancs  
les taons.

Je vivais du mystère de mes découvertes  
dans la pénombre d'or et la lumière verte  
des jardins, des fournils, des granges, des hangars,  
où, voleurs furtifs, mes regards  
captaient soudain la fleur, l'abeille,  
le rayon, l'apparence et la réalité,  
afin que mon exil vécût de leur beauté.

Depuis les ans se passent,  
et je m'étonne et m'afflige aujourd'hui,  
Flandre, de n'être plus celui  
que ton moindre décor émouvait jusqu'aux larmes.  
Tu n'as pas varié, mais mon œil s'est terni.



Où sont les oiseaux bleus des paradis perdus :  
Huppès, perruches et faisans,  
que je m'émerveillais à regarder derrière  
les barreaux d'or de la volière  
marcher à petits pas, en jacassants ramages,  
pointant du bec,  
ou, tout à coup, de perchoir en perchoir  
voler,  
vivantes flammes diaprées?

Auberges et pignons, vous êtes toujours là,  
ma main vous touche encore, et pourtant il me semble  
qu'il m'est un étranger, le bel enfant naïf  
qui joignait devant vous les mains de son extase,  
éperdument,  
aux jours lointains de ses vacances!



## *Adieu, terre de Flandre!*

*Toi qui reviens de Flandre, où je voudrais tant vivre,  
et moi aussi  
entre mes mains j'ai sangloté  
à l'heure des départs,  
aux jours qui ne sont plus qu'un beau rêve d'enfance...*

*Je me levais dès l'aube et j'allais à pieds nus  
ouvrir ma chambre  
sur le verger plein d'ombre où flottait le brouillard.  
A voir le soleil apparaître,  
terne et dépouillé de rayons,  
mon être,  
triste indiciblement,  
connaissait la douleur des grands déchirements.*

*Tout encore dormait sous le chaume rustique.  
De leur front encorné les bœufs heurtaient le mur  
de glaise...  
Je me souviens, je me souviens!*



Qu'il était pur et doux, le souffle de la brise  
dans le feuillage épars qu'il faisait frissonner,  
avec ses fils d'argent  
et sa poussière fine de rosée  
immatérielle sur la haie!

Je respirais l'odeur de l'herbe humide,  
l'odeur des ronces ;  
les épines m'égratignaient  
où je cherchais les noix tombées,  
les dernières,  
avec leur brou meurtri, amer...

Images fugitives,  
images  
toujours en moi, fraîches, naïves...

Voici les choux pommés et les plants de rhubarbe  
où rampent les chenilles ;  
la brouette, la herse, le tonneau ;  
les touffes de joubarbe  
aux tuiies vertes du fournil ;  
le puits  
où, dans la profondeur,  
tremblait sur un rond noir la lune de ma peur...

Oh ! si j'avais osé,  
comme j'aurais étreint les arbres contre moi,  
les imprimant en ma poitrine  
pour les emporter dans l'exil,  
avec leurs branches et leurs fruits,  
avec leur âme...



*L'heure fuyait, inexorable.  
Le jour montait.*

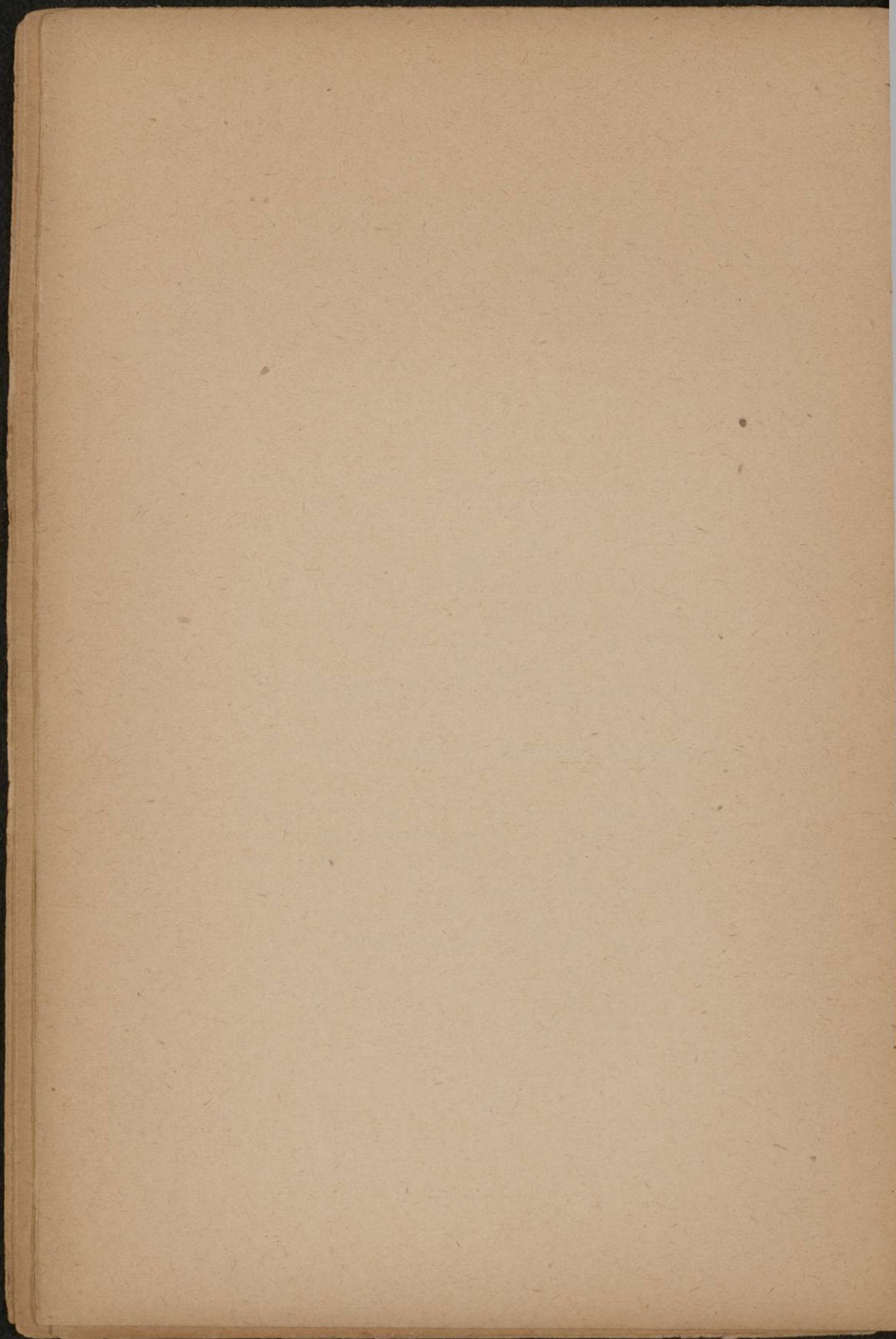
*Je repoussais mon pain. Qu'aurais-je dit encore?  
Et tout à coup je m'ensuyais,  
sauvage et fou,  
et, me cachant au milieu des feuillages,  
je me jetais le cœur battant contre le sol,  
pleurant...*

*Adieu, Terre de Flandre, adieu, maisons et arbres,  
clématites des murs, glycines des perrons,  
perches du tir à l'arc dans la grande prairie  
du Tilleul,  
cadran solaire au jardin du brasseur!  
Et vous, aux carrefours, adieu, mes chapelles votives,  
avec l'if d'or des cierges allumés;  
lys de Marie  
dans les beaux vases bleus des offrandes de mai!*

*Mes mains en se cachant vous jetaient des baisers.*

*Et c'est pourquoi, ô toi qui m'es plus que moi-même,  
en qui je me retrouve, et qui m'aimes, que j'aime,  
Enfant de Flandre,  
qui caches dans ton âme un secret de douleur  
à l'âge où tout est rêve et belle confiance,  
j'ai si mal ce matin aux sanglots de ton cœur!*

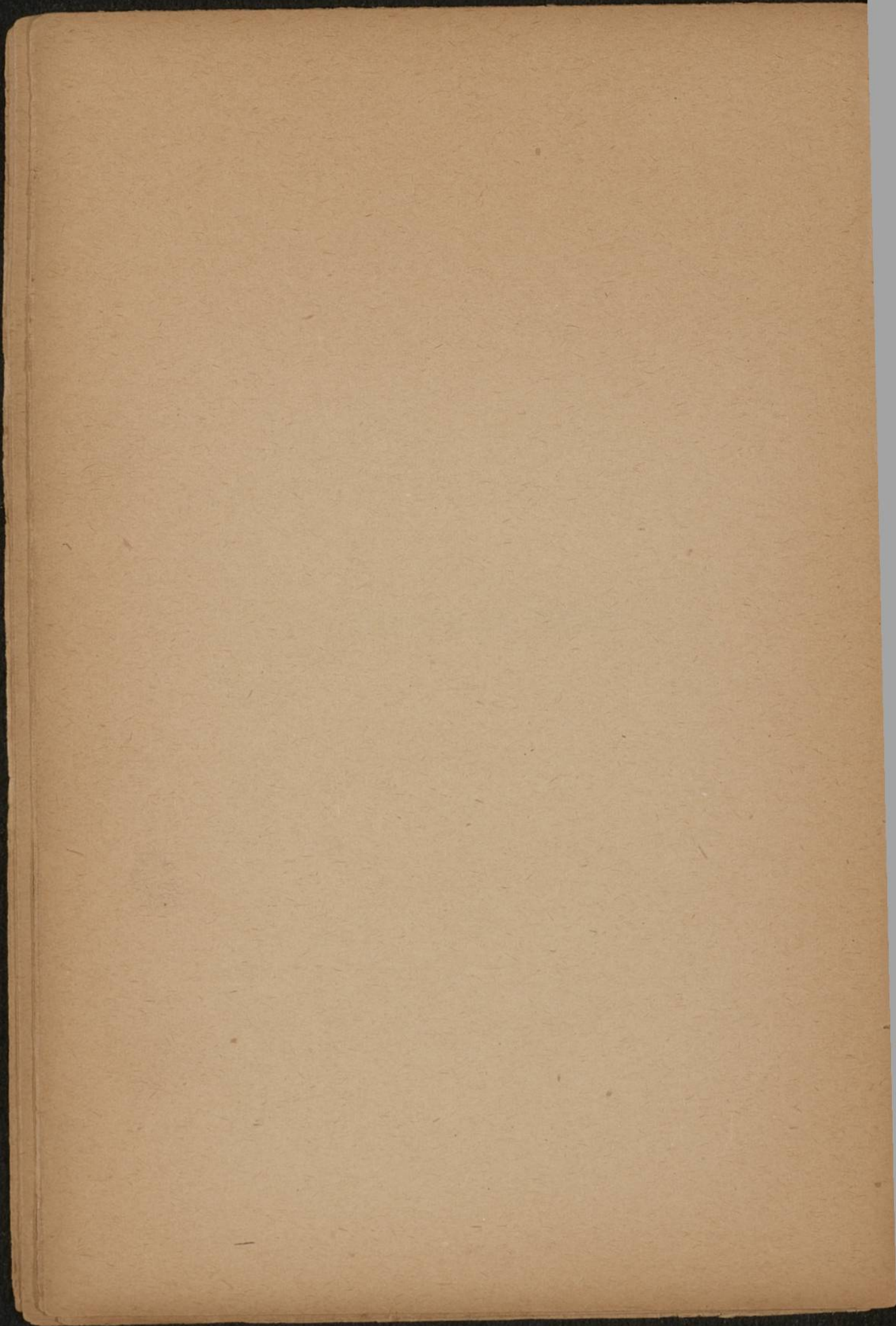






*ECOLE FLAMANDE*







Rubens, tu m'apparus dans les salles du Louvre  
plus triomphal encor qu'à mes yeux tu n'étais,  
éclipsant tes rivaux par ta verve qui couvre,  
inlassable, les murs de l'antique palais.

Les fruits, les fleurs, la chair, entre tes doigts magiques,  
naissent épanouis, éclatants et vermeils,  
s'enroulent en guirlande et, dans tes ciels tragiques,  
aux palmes du martyr accrochent des soleils.

Par jeu, tu te créas un monde à ta mesure.  
Nul effort ne coûtait à ton bras de géant,  
et tu fus innombrable ainsi que la nature :  
Ton instinct déchaîné s'atteste un élément.

Que ce soit ta kermesse, où Priape et Silène  
dans les gerbes de blé font grouiller les ardeurs,  
tes enfants souriants aux pieds de ton Hélène,  
ou, gloire à Médicis, d'olympiques splendeurs :

La vie est à tes yeux si magnifique et belle  
qu'aucun don ne la peut assez remercier,  
et qu'il faut l'égaliser pour être digne d'elle,  
en animant de chair la toile et le papier.



Aussi tu t'exaltas de travail et de joie.  
L'Univers se reflète en ton génial miroir  
et, malgré la fatigue à quoi tu fus en proie,  
tu n'abdiquas jamais l'orgueil de ton espoir.

Or, te voici, lauré de ta gloire superbe,  
au Louvre, dans Paris, grand parmi les plus grands,  
tel, que tu sembles être, au Royaume du Verbe,  
l'Ambassadeur du Rêve et de l'Esprit flamands !



### *Couronne de Légumes et de Fruits*

*François Snyders peignit ces fruits et ces légumes :  
visages rebondis de pommes, abricots  
vermeils, melons pansus, fraises aux verts jabots,  
grenades, figues, noix, sexes pourpres des prunes,*

*pour dire quels mangeurs au temps passé nous fûmes,  
quand les filles d'Anvers, soupesant leurs appas,  
bouchaient de leurs tetons, au milieu des repas,  
les gosiers des soifards compassant leur costume.*

*Glorieuse couronne, aux raisins bleus ou blancs,  
tu boutes le désir de ripaille en nos flancs :  
Flore et Pomone ici rivalisent de verve.*

*Mais Jordaens, étouffant son ardent coloris,  
en grisaille peignit au centre une Minerve,  
pour exalter le sens qu'avaient nos appétits.*



### *Paysage, avec Chasse aux Cerfs*

*Sur le marché, chez Souhe, aubergiste et sellier,  
un artiste du cru brossa sur la muraille  
la plaine de Jean Wildens, où Snyders détaille  
les affres d'une chasse aux cerfs dans le hallier.*

*L'estaminet est clair et frais. La bière y poisse  
les marbres. Des cochets, allumés et balourds,  
couchés sur le billard, massent comme des sourds,  
pour faire triompher l'honneur de la paroisse.*

*Le baes, la pipe au bec, l'œil gai, monte aux lurons  
de pleins brocs écumants qu'ils vident déjà ronds  
avec des gestes libres et des hâbleries.*

*Cependant, parmi les placards rouges et verts,  
mordus d'abois, la langue pendante, les cerfs  
bondissent à travers les champs et les prairies.*



## *Le Repos du Tisserand*

*Les murs épais sont délabrés. Sous la lucarne,  
où le pampre verdoie, inactif, un métier,  
vrai maître de céans, prend le jour tout entier,  
carrant son profil rouge, où s'enroule la trame.*

*Au plafond sombre et bas des soles se décharnent.  
Y pend à un crampon une manne d'osier.  
Le blême tisserand, assis sur un panier,  
sans mot dire petune et regarde sa femme*

*dorloter le poupon. Un épagneul au guet  
sur l'aire s'allongeant lève un œil inquiet,  
car le silence est tel qu'il suspendit la vie,*

*attentive pourtant à renaître au logis,  
au bruit de la navette y tissant, infinie,  
la toile de misère ainsi qu'un linceul gris.*



### *L'Étalon ferré*

*Sous les tilleuls, ayant pour enseigne un Saint-George,  
le maréchal-ferrant, en tablier de cuir,  
au vent de ses soufflets met un fer à rougir.  
L'enclume carillonne aux marteaux de la forge.*

*Le rustique Vulcain sent son front s'éblouir.  
Un étalon fougueux qui piaffe et se rengorge,  
secouant sa musette où bruit le grain d'orge,  
au travail entravé cherche en vain à s'enfuir.*

*Le paturon lié de corde à la traverse,  
de fureur hennissant, le bel étalon roux  
subira la rigueur de la fortune adverse :*

*Le forgeron hirsute, aux dents serrant des clous,  
à ses nobles sabots enfoncera l'ovale  
du fer qui domestique à tout jamais le Mâle.*



### *Le Coq mort*

*Ce coq lustré de feu, dont l'œil s'émerillonne,  
jabot qui se rengorge et plumail vert de paon,  
recourbant son bec d'or sous sa crête qui pend,  
dressé sur ses ergots, arrogamment claironne.*

*Il est roi du fumier et sa cour l'entourne :  
Poules, toutes à lui, qu'il nourrit et qu'il prend  
d'un bond, et chasse ensuite, impuissant conquérant,  
car le véral amour n'appartient à personne.*

*Le voici toutefois à la porte cloué.  
On lui trancha la langue ; il pend par une patte,  
avec un soubresaut du plumage éployé.*

*Heureux encor, gardant un rubis écarlate  
en goutte à son bec clos où le coupa le fer,  
qu'en sa mort le peignit Melchior d'Hondecoeter !*



### *L'Offre galante*

*Elles sont, les commères, grasses à brasser  
à pleines mains leur chair succulente et dodue,  
qui fait craquer la soie et la toile tendues  
de ses globes jumeaux dans le corset lacés.*

*Ricassant, dans le fond passe un coquefredouille,  
le chapeau sur le nez, près du lit pénombreux ;  
il montre à contre-jour le penaud amoureux  
qui compte sa pécune et sortira bredouille.*

*Mais sur le clair logis, aux abois d'un roquet,  
l'huis s'ouvre, et voici qu'entre un fier coqueliquet,  
en riant accueilli par les filles de joie.*

*Il est le bienvenu, le galant compagnon,  
qui, lubrique, vers les belles cailles bornoie,  
et leur offre un hareng saur avec deux oignons.*



### *Les Ivrognes*

*Devant la palissade, à l'heure vespérale,  
les plumets vident pots et cassent sur le sol  
les canettes en grès et les pipes d'un sol  
au pied des tréteaux où leur ivresse s'affale.*

*Sur leurs yeux bigles pend le bord d'un chapeau mol ;  
un éventail d'atouts entre leurs doigts s'étale ;  
et l'un d'eux se soulage, en posture dorsale,  
cagneux, dodelinant du bonnet sur le col.*

*Ils sont soûls, les paillards, autant qu'homme peut l'être!  
Minuscules et clairs, sur le talus, au loin,  
regardent des passants le soleil disparaître.*

*Alors, sur les tonneaux creux assénant le poing,  
les ivrognes, vers qui l'ombre du soir s'avance,  
vocifèrent ensemble, ayant peur du silence.*



TRAVAUX DE LUXE

Revue - Périodiques - Affiches

Menus - Programmes - Catalogues

Diplômes - Invitations

**LES ARTS GRA**

Société Coopérative Belg

Téléphone : 595,78

TYPOGRAPHIE

201, chaussée

*Mousie*

*Ci-joint épre*



fournir les deux livres  
de jours.

ageois, nos salutations

Le gérant,  
Jocelyn



### *Balthazar d'Épiphanie*

*L'oiseau royal, le Paon, l'oiseau noble, le Cygne,  
mêlent l'or et l'argent au triomphal banquet  
farci de lièvres roux, près du fauve daguet  
qui saigne, ventre ouvert, et couronné de vigne.*

*Trois tranches de saumon saignent à leur crochet.  
Voici le cardinal Homard, en pourpre insigne,  
et, corseté de vert, au banc d'huitres s'aligne,  
en fraise de citrons. le spadassin Brochet.*

*D'un pareil balthazar quels rois feront bombance?  
On verse à pleins paniers la marée aux carreaux.  
La servante, épanchant sa corne d'abondance,*

*s'offre elle-même avec ses seins amples et beaux,  
et sa bouche de sang que lorgne un chien de proie  
par la fenêtre d'or qui dans son œil flamboie!*



### ***Le Roi boit!***

*Ce n'est point le classique banquet de la fève  
de Vienne, Devonshire, Arenberg ou Cassel :  
Non ! Jordaens le Païen ne peignit rien de tel !  
Ce sont rustres flamands à qui le sort fit trève.*

*Ils ont marché « sept heures long, sept heures large »  
pour sabler dans l'étable, où grouillent les cochons,  
la bière des tonneaux, le schiedam des cruchons ;  
de gaufres et de riz, ils ont tous pleine charge.*

*En ce treizième soir, fillettes et paillards,  
braillant à qui mieux mieux, au double jeu font fête.  
Une blonde aux seins nus allaite son moutard.*

*Debout, le verre en main, un vieux chante l'amour.  
La couronne en carton oscille sur sa tête :  
Dites, le Roi des Gueux est soûl, c'est bien son tour !*



## *La Demande en Mariage*

*Après la messe, entre les prés, d'un pas qui traîne,  
d'un air indifférent, mains en poches, le veuf,  
vers les chaumes dormeurs se rend, vêtu de neuf ;  
les chiens en frétilant s'étirent à leur chaîne.*

*C'est au coin du moulin. Et, pour franchir le seuil,  
il se courbe, le cœur battant, vide sa pipe.  
La mère, qui ravaude au foyer quelque nippe,  
lui présente une chaise. Au puits grince le treuil.*

*Le père avec un seau ruisselant alors entre.  
Ils parlent sagement du temps frais de septembre.  
Et voici que Marie apparaît à son tour,*

*comme une sainte femme, au seuil de la cuisine,  
où l'homme, soudain coi, qui vers elle s'incline,  
lui tend en souriant une pomme d'amour.*



## *L'Adoration des Mages*

*Les buissons blancs et noirs hérissent leurs moignons  
obliques. Par la neige, en file, les trois mages,  
l'un portant un cruchon, l'autre un serin en cage,  
et Gaspard un collier de boudins aux oignons,*

*ayant quitté la mine et la raffinerie,  
s'en vont, fixant l'étoile, à Nazareth, afin  
d'adorer le petit Jésus, l'enfant divin,  
dont vient de s'accoucher la gantière Marie.*

*Ils ont bu du genièvre et sont gais. Cependant  
leur cœur bat : c'est déjà le quatorzième enfant  
de leur ami Joseph, au dur labeur rivé.*

*Ils entrent ; et la mère en pleurant leur présente,  
tandis qu'agenouillés ils lui font leur offrande,  
Celui qui sur la croix mourra, pour les sauver.*



### *Allégorie des Vanités du Monde*

*Ces armes, ces bijoux, ces guitares, ce vase,  
parmi les vains hochets du savoir et de l'art :  
Cartes, livres, tapis, instruments, au hasard,  
disent le désarroi de l'esprit qui se blase.*

*Tout ce qu'il rassembla pour nourrir son extase,  
et déchiffrer l'énigme où plonge son regard,  
tandis que se hérissé un perroquet bavard,  
au masque grimaçant de la Mort sert de base.*

*Car, armé de sa faux, le Destin apparaît,  
soufflant, pour conserver aux choses leur secret,  
sur ce que l'homme sait et ce que l'homme ignore.*

*Mais, narguant le vieillard impétueux et fort,  
dans un coin du tableau ressurgissant encore,  
l'Amour rose et joufflu triomphe de la Mort.*



*RIXES ET BAMBOCHES*







## *La Cruche en Grès*

*Voici tranquille et pleine une cruche rustique  
sur les rouges carreaux d'un napperon de fil,  
avec sa panse grise où le clair-obscur pique  
parmi des rameaux bleus le point clair d'un nombril.*

*Clignant de l'œil et la tenant par l'anse oblique,  
Dusart et Braeckenburgh m'eussent peint autrefois,  
scrutant sa profondeur où résonne ma voix,  
la tignasse en désordre, ivrognal et lubrique.*

*L'arome du houblon imprègne encor son grès.  
Mais l'eau seule en froidit la paroi désormais.  
Elle s'épanouit, toujours solide et saine,*

*Car cette cruche à bière est une cruche à fleurs,  
qui fait valoir bien mieux qu'un pot de porcelaine,  
roses de mon jardin, vos naïves couleurs!*



### *La Halte au Point du Jour*

*A pied ou à cheval, on loge au Point du Jour.  
Des bottes de tabac sèchent au toit de paille ;  
des perches à houblon l'encadrent tout autour ;  
l'auberge sent la bière et le lait qui se caille.*

*Chocs de pots et cuillers cognant le fond des plats.  
L'on abat les tarots et l'on fume la pipe.  
Querelle de buveurs. L'hôte rit aux éclats,  
et, dans l'ombre, un baiser claque sur une lippe.*

*Les chevaux dételés mangent leur picotin.  
Un maraud réjouit les flatte de la main.  
Par l'huis de l'écurie une jument regarde.*

*C'est la halte du bois et l'instant du repos.  
Mais bientôt l'attelage, agitant ses grelots,  
harcelé de clics-clacs, ira vers Audenarde.*



## *Le Tonneau*

*J'aime à voir à cheval dans une cave ombreuse  
une tonne de chêne au ventre rebondi  
que veloute un rayon oblique de midi  
venu du soupirail qui dans le mur se creuse.*

*Je me souviens alors des rites du lundi  
en de bruns cabarets, à la voûte fumeuse,  
où, pour lamper des pots moussants d'orge ou de gueuze,  
on s'attablait à vingt, le verbe ample et hardi.*

*Tel soir de réveillon où, frondeur et imberbe,  
je brandissais ma chope et déclamais des vers,  
reluquant la servante indolente et superbe,*

*à la Cour de Tilmont ou à la Clé d'Anvers,  
par toi m'est évoqué, pour peu que je festoie,  
ô tonneau dont le ventre enfante notre joie !*



### *Asti spumante*

*En de glauques flacons capuchonnés d'étain,  
frappés dans le cellier en des boisseaux de glace,  
il est une liqueur qu'aucun cru ne dépasse :  
Aux coteaux du Piémont mûrit ce jus divin.*

*Qu'un jeune sommelier, au pur profil latin,  
agile et souriant, d'une main brune fasse,  
éclairant de reflets solaires notre face,  
aux coupes de cristal pétiller l'or du vin :*

*Je songe à Bronzino, Mantegna, Caravage ;  
Ligurie, à mes yeux apparaît ton rivage,  
et vous, sources d'Asti, rives du Tanaro,*

*vous m'évoquez les jours de gloire et de génie,  
où Rubens, revenant aux rives de l'Escaut,  
rapportait aux Flamands le soleil d'Italie !*



### ***Marée fraîche du Jeudi!***

*Qu'on apporte l'osier où, ruisselante, grouille  
la marée aux odeurs d'iode et d'air salin :  
Merlan, rouget, turbot, sole, vive, aiglefin,  
frétillant dans l'évier où l'eau claire les mouille!*

*Criards et truculents, les maîtres poissonniers,  
étripent la raie aux palpitantes branchies ;  
les couteaux fendent l'huître, écorchent les anguilles,  
et, d'un coup, les gros yeux sautent dans les paniers.*

*Boustringues secs et roux, ô gendarmes, saurets,  
gueule de cabillaud mordant un citron frais,  
stockfisch gélatineux et crabe qui salive,*

*Jonas croirait revoir dans la minque, un jeudi,  
à l'heure où le poisson de Blankenberghe arrive,  
le ventre de baleine où il fut englouti!*



### *Le Revenant de Minuit*

*L'épouvante soudain d'un bond me chevaucha  
un soir que je passais dans ce hameau lugubre,  
aux taudis délabrés qu'en glaise l'on torcha :  
J'ai vu des mains de lune à leur puits insalubre.*

*Un rôdeur me guettait, aiguisant son poignard.  
Or c'était un grillon stridulant dans les vignes.  
Le Zodiaque éteignait et rallumait ses signes.  
Des souffles hérissaient la paille des hangars.*

*Minuit, vieux fossoyeur aux douze pelletées,  
enterrait le silence et décuplait ma peur,  
quand je crus voir bouger les pailles brouettées*

*sur un tas de fumier, et de sa puanteur  
émerger, ruisselant et titubant d'ivresse,  
un loup-garou noyé le soir d'une kermesse.*



## *Les Tournesols de Flandre*

*Au beau pays de Flandre, aux jours d'été flambants,  
les chaumes affaissés dans les verdure fauves,  
avec leurs murs lépreux et leurs toitures chauves,  
parent leur pauvreté de tournesols géants.*

*Parmi les dahlias, les phlox, les capucines,  
rugueux, amples, velus, ils ont poussé soudain,  
hérissant de soleils les minables cassines  
pour mieux narguer la route et son tournant dédain !*

*La route? Elle s'en va vers des jardins plus riches.  
La vanité passant méprise les soleils  
épanouis au bord de nos plaines en friches,  
pour adorer la Rose aux grands midis vermeils.*

*Les éphémères pas l'un sur l'autre s'impriment,  
courant aux horizons que tous les yeux ont vus ;  
dans le terreau natal enfonçant leurs racines,  
les tournesols sont grands encore qu'inconnus.*

*Leur cœur brûlant dans l'or est bourdonnant d'abeilles  
qu'il grise du nectar distillé par son grain ;  
et, lourd de sa semence, il s'offre sous les treilles,  
balançant et viril, aux désirs du chemin.*



*Et les voici debout dans leur précoce force,  
violents, drus et droits, poussés d'un tel sursaut,  
qu'ils dominent le Lys et la Rose de haut,  
au rythme du sang chaud qui bout sous leur écorce.*

*Ce sont les tournesols rustiques et loyaux,  
étendant l'ombre au loin de leur robuste taille,  
verts communiens flamands en ordre de bataille,  
pour affronter le choc des chevaliers royaux.*

*Et que viennent les deuils, les soirs de sang et cendre,  
les vents hargneux d'automne et même le trépas,  
têtus et dépouillés, les tournesols de Flandre  
se courbent sur leur tige et ne reculent pas.*

*Car ils portent le grain et l'espoir de leur terre,  
et comme ils ont vécu périront sans déchoir,  
n'ayant point renié le sol originaire  
en tendant au soleil leur grand cœur jaune et noir!*



### *Les Coquelicots prophétiques*

*Depuis qu'aux champs du monde une semence germe,  
dans le seigle, l'avoine ou le trèfle incarnat  
pousse, rouge et flambant, lui que nul ne sema,  
le grand coquelicot, fier comme un coq de ferme.*

*Il pousse avec les blés, mêlant aux blonds épis,  
bruisant lourds et drus jusqu'aux soirs de récolte,  
la flamme subversive et pourpre des révoltes,  
flambeau du grain qui lève et clameur des esprits.*

*Nul ne peut l'extirper des carrés qui l'abritent,  
berçant dans leur giron ce rêve et cette foi,  
du même sol nourri, subissant même loi,  
devant l'orage en marche et les vents qui s'irritent.*

*Au ciel de messidor leur cœur saigne toujours  
d'entendre les blés mûrs exhaler la souffrance  
de l'éternel effort qui meurt et recommence,  
dépouillé de la peine et du labeur des jours.*

*Mais les coquelicots ardents et prophétiques,  
avant-garde fauchée au premier rang des blés,  
ne désespèrent pas qu'aux siècles écoulés  
tant de rêve saigna sur tant d'or héroïque.*



*Car ils savent que l'heure du coq d'août viendra,  
où les gerbes en tas sur les chartils hissées  
oscilleront dans l'or et frôleront les haies  
avant d'entrer en grange au chant de : Ça ira !*

*Alors le plus beau gars, dans sa taillole rouge,  
debout, au haut du char écartant les sabots,  
au soleil brandira sur la perche qui bouge  
l'incendie et la foi des clairs coquelicots.*

*Et les mannes d'osier, circulant à la ronde,  
à vous, les malchanceux et les crève-la-faim,  
pétri de pur froment, dispenseront le pain  
de la Fraternité des Travailleurs du Monde !*



## *La Pipe en Terre*

*Libre, le cœur content, le dimanche, chez moi,  
je prends au râtelier ma longue pipe en terre  
et, la bourrant d'Obourg ou de vieil Appelterre,  
je petune à mon aise et je demeure coi.*

*Mieux que l'ambre baltique ou que la riche écume,  
me goûte en ma maison ma pipe de Nimy,  
dont la rustique odeur flotte à mon seuil ami  
et comme le café l'imprègne et le parfume.*

*La bouilloire chantonne ; il fait bon près du feu ;  
ou bien si quelque ondée aux feuillages grésille,  
m'avançant sur la porte où verdit la charmille,  
ma pipe au brouillard d'eau mêle un nuage bleu.*

*Quel plus simple bonheur que ce bonheur champêtre,  
sous un toit qui, modeste, est cependant le mien,  
où, fumant et rêvant, moi qui ne crois à rien,  
je crois à la fierté d'être son propre maître ?*

*Salut, pipe de terre au râtelier sculpté !  
Je te chante, Egérie, ô muse du Poète,  
qui, d'un encens sylvestre environnant sa tête,  
y fait naître le Rêve et germer la Beauté.*



Quand je presse des doigts, brunis de nicotine,  
ton tuyau délicat, et quand le tabac fort  
en chevelure ardente à ton fourneau se tord,  
mille tableaux riants enchantent ma rétine :

C'est Craesbeke, et Brauwer, et Teniers, et Dusart,  
les tripots mal famés de l'Ecole flamande,  
et les plumets pansus qui se soulaient en bande,  
assis sur des tonneaux et trônant dans notre art.

C'est la Flandre à bombance, accueillante et prodigue,  
cussant pipes et brocs, régaland un chacun  
de tarte ou de jambon, de bière ou de pétun,  
d'une ardeur à donner qu'aucun deuil ne fatigue.

Et c'est vous les sculpteurs, les peintres, les rapins,  
faméliques, miteux, mes amis, dans les bouges,  
choquant les verres pleins des lambics les plus rouges,  
pour exalter votre âme et noyer vos chagrins.

Que de fois avons-nous, bourrant aux mêmes blagues  
nos pipes de Nimy, de Courtrai, de Gouda,  
des narines chassé de longs jets de tabac  
qui forment au plafond des bulles et des bagues ?

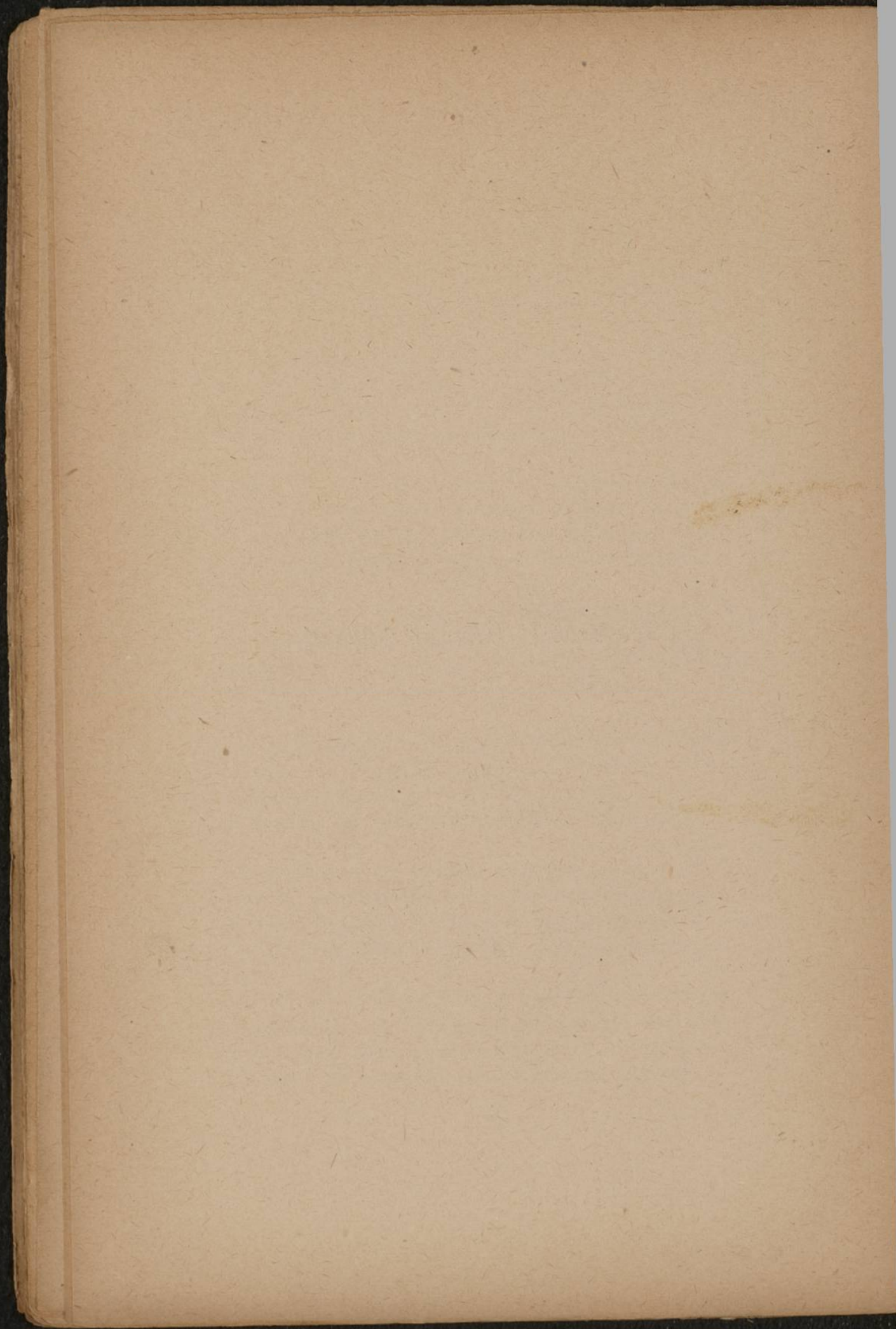
Nos fougues et nos vœux se conjuguèrent alors  
pour des combats plus beaux et plus chevaleresques,  
et, parmi la fumée, imaginaient des fresques  
où nous domptions les sphynx et les Adamastors.

Et c'est pourquoi je t'aime, ô ma Pipe, entre toutes,  
toi qu'on casse et remplace et qui pourtant toujours  
est la même, et qu'on fume à la chute des jours  
à la gloire de ceux qui tracent d'autres routes !



*LES VIGNES DE LA CHAIR*







## *Pan*

*Pan,*  
dieu terrestre,  
dieu du Houblon, du Blé et de la Vigne,  
dieu de la Danse et des Amours,  
à qui sont dédiés les Travaux et les Germes,  
sur ton autel  
nous répandons les libations!

Vous n'outragez pas en lui  
la Joie  
d'avoir si avidement bu  
le jus des fruits et le nectar des fleurs  
qu'il en est ivre.  
Couronné de lierre et de roses,  
il tourne dans l'herbe au son vif de la flûte ;  
ses genoux tremblent.

O dieu terrestre,  
je te loue!  
Tu nous rappris la Vie à bras ouverts,  
la Vie  
de nos mains, de nos yeux, de nos sens éperdus.  
Par toi ressuscite l'Amour.



ait

Voici  
une lu  
aussi  
la voi

Infini  
se cou  
seurit  
e'est

Mais  
erran  
vous  
timide  
en vot  
Hecnel



1851  
1852  
1853  
1854  
1855  
1856  
1857  
1858  
1859  
1860  
1861  
1862  
1863  
1864  
1865  
1866  
1867  
1868  
1869  
1870  
1871  
1872  
1873  
1874  
1875  
1876  
1877  
1878  
1879  
1880  
1881  
1882  
1883  
1884  
1885  
1886  
1887  
1888  
1889  
1890  
1891  
1892  
1893  
1894  
1895  
1896  
1897  
1898  
1899  
1900



L'Eté

*ploie en ses bras les gerbes bruissantes ;  
de ses pampres vineux Bacchus orne Pomone ;  
les espaliers sont lourds d'abricots veloutés  
et la vigne abandonne  
à notre bouche ses seins noirs.*

*Le dieu Pan est ressuscité!*

*Il a bondi dans le soleil,  
doré des cuisses et du ventre,  
ni homme, ni bête :*

*Pan,*

*pour nous apprendre à vivre et à jouir  
de nous-mêmes d'abord, et puis  
de Tout,  
nous exaltant si fièrement  
que dans l'ivresse et la surprise d'être,  
comme un monde nouveau  
ce monde décrépît puisse nous apparaître.*

*Gloire,*

*gloire à vous, Jardins de la Chair,  
où s'offrent les treilles des corps  
abondants et superbes!  
Vous dites l'allégresse  
de la Vie oubliant ses terreurs d'autrefois,  
lorsque la Discorde et la Guerre  
sur les charniers glanaient des couronnes de rois!*

*Pan*

*fait sonner son rire grêle,  
et les étalons sont debout,  
soufflant du feu par les naseaux  
et secouant la flamme en or de leur crinière!*



Ecoute,  
nous répondrons à ton appel,  
dieu Pan,  
dieu du Houblon, du Blé et de la Vigne,  
dieu de la Danse et des Amours,  
à qui sont dédiés les Travaux et les Germes.  
A toi  
la sève des pressoirs et le sang des taureaux :  
Voici l'Heure de Renaissance!

Blond et nu,  
barbe et cheveux d'or,  
velu  
des cuisses et du ventre,  
jusqu'à ses seins aux tétins bruns,  
Pan  
mène la ronde universelle!

Il est couronné de lierre et de roses,  
il est barbouillé de pollen et de miel.  
Le dieu Pan a des pieds de chèvre  
qui tournent dans l'herbe au son vif de la flûte ;  
ses genoux tremblent.  
A nous le vin qui pétille et qui grise !  
A nous les futures beautés,  
qu'effarouchent encor les bonds de nos ardeurs!

A nous  
le monde à conquérir du Paradis terrestre !  
A nous la Vie !  
Gloire de la Terre et des Cieux,  
ô Joie !



*Pan,  
dieu terrestre,  
dieu du Houblon, du Blé et de la Vigne,  
dieu de la Danse et des Amours,  
à qui sont dédiés les Travaux et les Germes,  
sur ton autel  
nous répandons les libations!*



## **Le Plantoir**

*La fourche, le râteau, l'arrosoir et la bêche,  
se rouillent pêle-mêle en un coin du grenier  
où, las de ses travaux, le sage jardinier  
les jeta sous la poutre où l'herbe à Nicot sèche.*

*Il a vieilli. L'hiver qu'il redoute l'empêche,  
aux jours les plus cléments, de tailler le prunier ;  
son orgueil est fléchi qui vit, dès février,  
aux cordons palissés sourdre la sève fraîche.*

*Mais un dernier regain de jeunesse parfois,  
quand avril lui sourit dans un bouton de rose,  
soumet encor son cœur aux désirs d'autrefois ;*

*et dans sa rude main, fière de ce qu'elle ose,  
pour refleurir d'un pied d'aconit son terroir,  
saute le manche dur et luisant du plantoir.*



## *Adam et Ève*

*La Mer*  
se pavoisait de proues  
et de lin clair et frais ;  
la Mer était dansante et scintillait d'écume,  
ce dimanche de mai  
où l'un à l'autre ils s'apparurent  
parmi les bonds du vent :  
La Mer était joie et lumière !

O Mer fleurie et balsamique,  
aux seins tendus dans le soleil  
avec leurs pointes de lumière ;  
Mer aux seins glauques et houleux,  
fouettés par des tresses d'écume ;  
Mer,  
Mer pavoisée et bondissante,  
les as-tu vus et désirés,  
les deux  
qui sont venus en leur vigueur première  
pour bondir dans tes vagues,  
se prendre, et puis s'étreindre, et se reprendre encor,



libres des gestes de leurs corps,  
libres des ferveurs de leurs âmes,  
pour ressurgir,  
échevelés et ruisselants,  
les deux qui couraient sur la grève  
et jetaient dans le vent  
les rires grêles de leurs lèvres  
et les roses de leurs baisers!

*La Mer*

se pavoisait de proues  
et de brume de pluie  
en diaprure d'arc-en-ciel;  
la Mer dansait et scintillait d'écume,  
ce dimanche de mai  
où l'un à l'autre ils s'apparurent,  
vierges et nus, aux bords du vent!

Natifs du littoral de Flandre,  
pêcheurs  
l'un de morue, et l'autre de crevettes,  
tentés par les rires de brise  
et les tumultes de la Mer,  
à la face du ciel ils se sont dévêtus,  
blancs espaliers fleuris de bourgeons roses:

*C'était la Fête de la Mer!*

O Eve,  
tu as rougi d'abord de ta pudeur apprise,  
et les abricots frais  
de tes seins lourds se sont enfouis  
dans la corbeille de tes bras.



Mais lui,  
nouveux et dru chêne des dunes,  
de ses rameaux l'a enlacée  
étroitement,  
étonné et fier que son flanc,  
craintif, battant,  
et chaud de sang, et doux de soie,  
sur son cœur tressaillit soudain en belle proie!

La Mer était joie et lumière!

Alors,  
dans la splendeur vivante de leurs corps  
ont bondi vers la Mer,  
vermeils et clairs,  
Adam et Eve!  
Ondulant et nacré, le Large  
où frémissaient des voiles  
parmi les plumes de l'écume,  
et passait l'or bougeant des proues,  
sous l'arche en cristal irisé  
du ciel de mai!

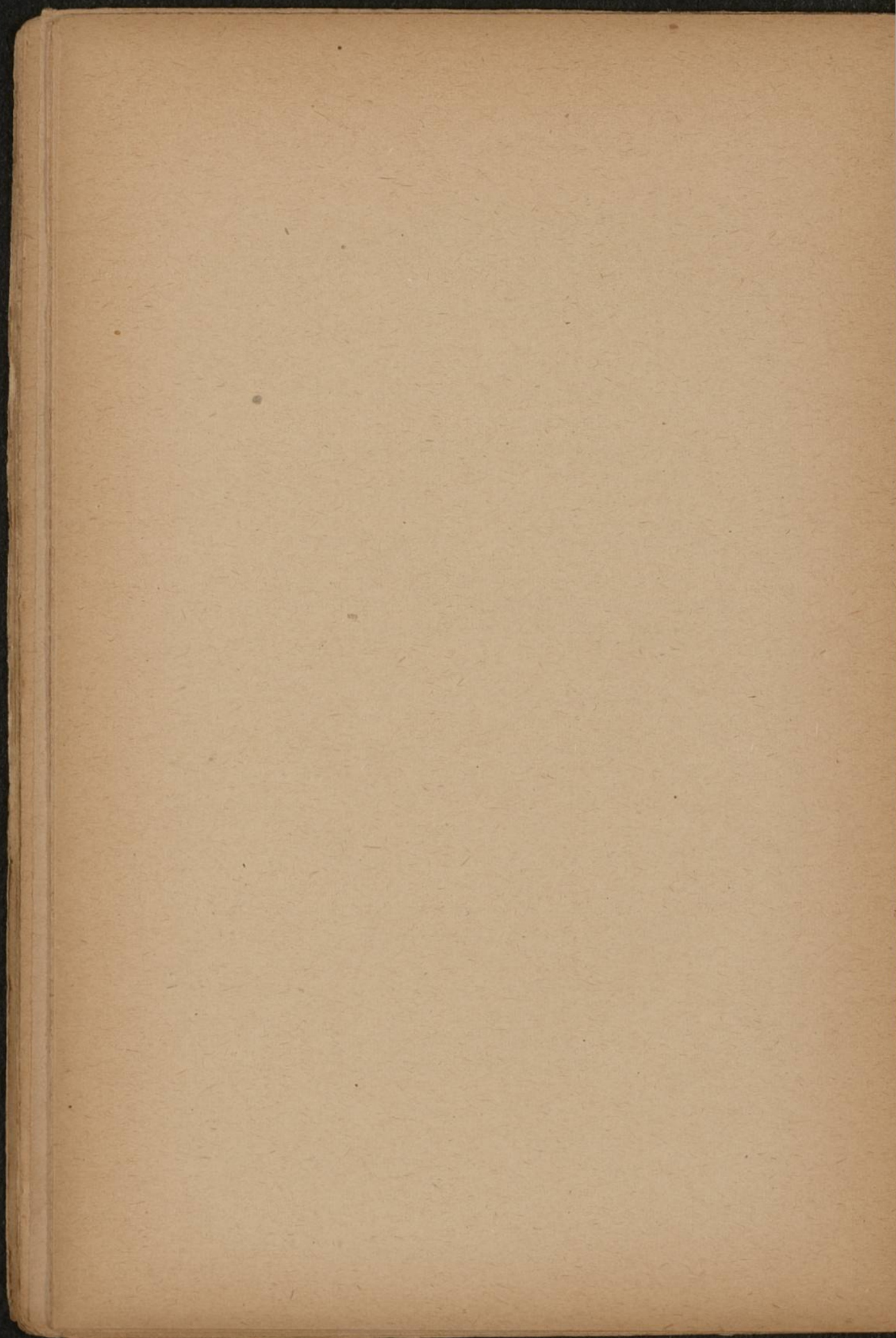
Adam et Eve  
se sont bénis et baptisés d'écume.  
Bondissent  
leurs corps scintillants de rosée,  
qu'ils aspergent à pleines mains  
de pluie  
et de gerbes de pierreries,  
avec des rires fous  
qu'emporte et disperse le vent  
dans le tumulte de la Mer,



où passe l'ombre d'un nuage,  
puis ressuscite le soleil  
encor,  
en parabole immense d'or!

O Mer,  
en toi s'est recréée et retrempée  
leur Beauté;  
tu les oignis de tes essences,  
de tes sels et de tes parfums;  
tu les rougis d'iode et de saumure;  
tu les refis vierges et clairs  
en tes bras d'ondes et d'écumes  
et tes diaprures d'embrun,  
pour que la graine humaine au ventre d'Eve  
pousse ainsi que le Blé flamand!

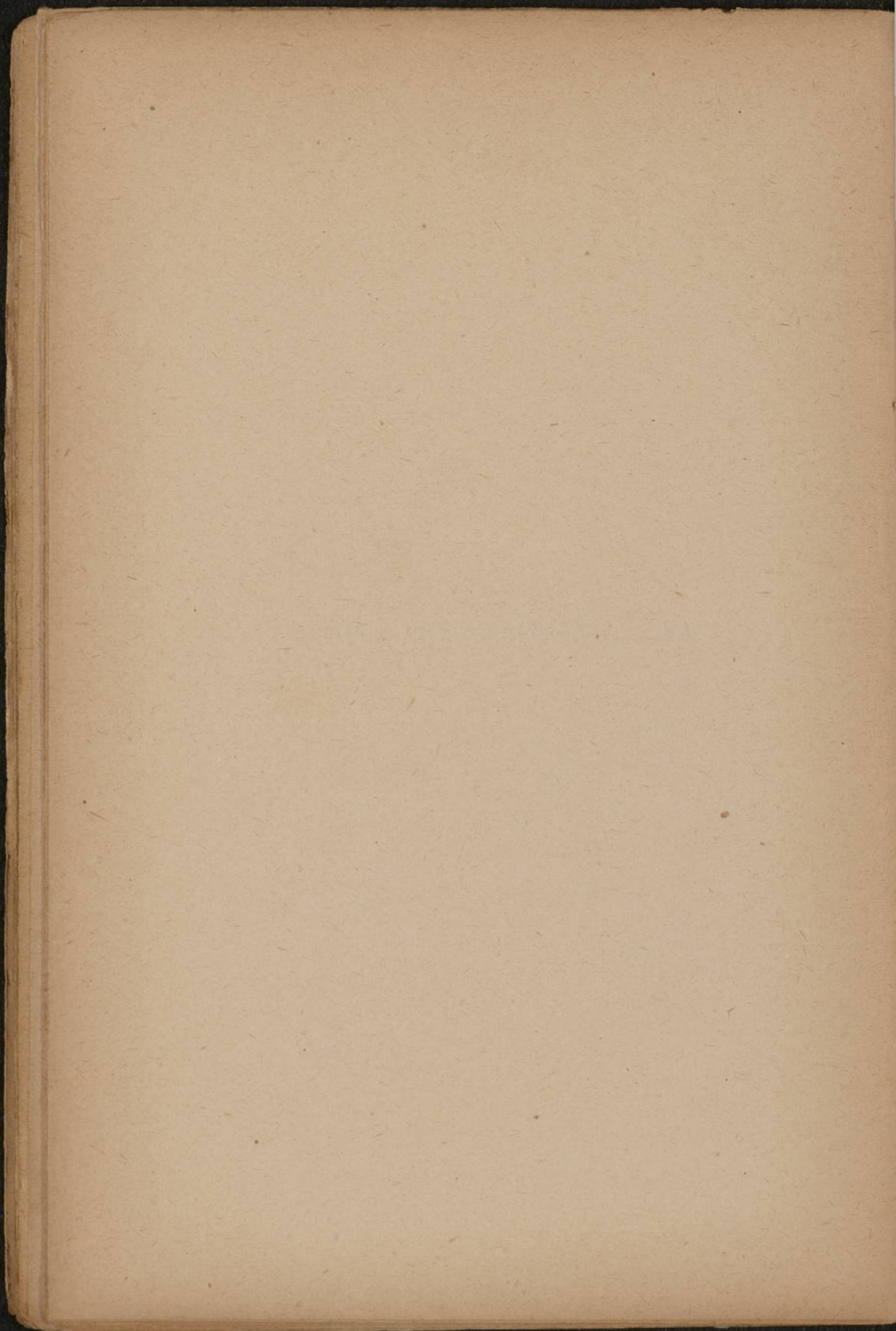






*LES CALVAIRES DU SOIR*







## *L'Horloge*

*Le clair de lune au mur de l'horloge me fixe,  
sournois et ricanant, dans sa boîte, le soir,  
avec son cadran blême où courent ses doigts noirs  
et son chuchotement monotone et prolix.*

*Le triangle du temps tourne autour de son disque,  
dilate, neutralise ou rétrécit l'espoir,  
et quand je le regarde à minuit je crois voir  
un index levé droit, rigide et fatidique.*

*Trop rapide ou trop lent, au gré de mon humeur,  
marquant d'un râle sourd les arrêts de son cœur,  
bat le pouls ponctuel et rythmé de l'Horloge.*

*Je compte les instants. D'elle dépend mon sort.  
Mais elle me répond, lorsque je l'interroge :  
L'heure où tu seras libre est l'heure de ta mort.*



## *Les Dizeaux*

*L'ombré du soir s'allonge aux obliques dizeaux  
qui vont en procession sur les rouges éteules  
où, cernés d'un trait d'or, entre les hautes meules,  
les bœufs paissent du sang aux crêtes des coteaux.*

*Déjà le brouillard d'août s'élève et blanchit l'herbe ;  
mélancoliquement stridule le grillon,  
crécelle de métal, jusqu'au fauve horizon  
où, parallèlement, tombent les rangs de gerbes.*

*Vers la mort du soleil cornent les bœufs épars.  
Au cœur sonne le glas des éternels départs.  
Le beau songe s'effeuille aux doigts qui se déprennent.*

*Et l'on voudrait, pareils aux tombants dizeaux d'or,  
s'épauler l'un à l'autre et mieux s'étreindre encor,  
avant de traverser la froide nuit des plaines.*



### *Les Yeux morts*

*Le blanc soleil d'hiver dans les frimas grelotte  
et, morne et refroidi, pèse et puis choit là-bas,  
malgré les noirs deuillants qui lui tendent leurs bras  
et jusqu'à l'horizon en cortège l'escortent.*

*Les chaumes inquiets qui reculent au bord  
des chemins tortueux où saignaient les ornières,  
avec leurs murs tombants et leur toit en visière,  
raides et fraternels s'épaulent dans la mort.*

*En vain s'ouvrent tout grands leurs pauvres yeux d'aveugles,  
fixant la solitude où, lamentable, meugle  
le bétail quémendant la pitance du soir.*

*La lueur qui, parfois, vacillante, y clignote,  
et se dilate, et meurt subitement, évoque  
l'effort maudit des yeux qui ne peuvent plus voir.*



### *Le Bateau chimérique*

*Il attend le Passeur qui ne viendra jamais,  
conjecturant l'espoir sur l'étang de novembre,  
où sa chaîne se rouille au saule que démembre  
l'automne triste et froid des rives qu'il aimait.*

*Mais à l'aube, souvent, par ces brouillards épais  
où la lampe et le jour vacillent dans la chambre,  
gémissant sous la gaffe où le geste se cambre,  
le cabotant esquif s'enfoncé et disparaît,*

*vers on ne sait là-bas quel îlot invisible,  
où l'entraîne, plus vif ou plus lent, le courant :  
mais au lieu d'aborder il est toujours errant*

*Et, la quille pourrie aux bas-fonds indicibles,  
il revient, chavirant de dégoûts et d'ennuis,  
attendre un jour nouveau sur la berge des nuits.*



## *Le Vent de Mer*

*Au large s'est ouverte  
subitement ma porte, ce matin,  
et sur le seuil est apparu  
en manteau clair le Vent,  
le Vent de Mer,  
qui vient d'Ostende et de plus loin.*

*O Vent,  
vent salubre et pétulant  
qui d'un bond élargis ma chambre  
et fais entrer en moi le monde ;  
ô Vent de Mer  
qui sautes sur tes pieds ailés  
comme un joyeux et libre enfant,  
en soufflant dans le ciel les bulles des nuages,  
dis-moi pourquoi  
tes pas,  
en ce matin douteux, se sont-ils arrêtés,  
ouvrant la porte au Large à mon seuil déserté?*

*Le Vent de Mer qui vient d'Ostende.*



O Vent de Mer,  
quel message m'apportes-tu  
des infinis que tu parcours,  
curieux et versatile,  
sans jamais te fixer, afin  
d'assembler et de disperser  
les grands nuages,  
vent du caprice et du désir,  
qui repars en riant pour de plus beaux voyages,  
quand ma main pense te saisir ?

Voici bondir le Vent de Mer !

Tumultes clairs des carillons  
et blanches neiges de pétales,  
et vols planés d'ailes dans l'air  
autour des battants colombiers  
qui s'ouvrent sur le ciel de Flandre,  
où sont épanouis là-bas  
les coquelicots des toits rouges,  
et chantent tous les coqs dorés  
tournant sur les clochers d'églises !

Voici le Vent,  
le Vent de Mer, le Vent de Flandre ;  
voici la pluie, et le soleil,  
et mes clartés d'espoir, et mes crêpes de deuil ;  
toute la Vie ;  
et les lointains des rêves accourus  
dans mes livres et mes papiers  
que tu disperses,



*en te sauvant avec un rire fou  
et clair,  
obliquement parmi les blés,  
cassant les branches du verger  
et semant l'herbe de fleurs blanches!*

*O Vent,  
qui m'as surpris et irrité  
et puis soudain que je regrette,  
toi qui laisses ma porte ouverte  
sur les jardins fleuris de la terre et du ciel!*

*Oh! reviens, reviens, vent salubre,  
vent de l'espace et des lointains,  
où je voudrais partir demain,  
demain,  
pour bondir à travers le monde,  
et me donner éperdument  
à tous, et puis à tous encore,  
pour vivre et panteler,  
m'anéantir et ressurgir,  
en vous, en moi,  
en tous,  
si fou de ma ferveur  
que l'Univers total n'emplirait pas mon cœur!*

*O Vent,  
voici mes yeux remplis de larmes;  
voici devant moi le chemin  
qui mène aux ivresses possibles,  
aux communions que je rêvai  
et dont m'a détourné  
la vie minime;  
ô Vent de Mer,  
ô Vent d'Ostende et de plus loin;*



*Vent des pavois d'étoiles,  
Vent des nefs d'or qui tremblent sur la mer,  
toi qui gonfles les voiles,  
comme des seins tendus ou des cœurs fraternels,  
ô Vent de Flandre!*

*Monsieur du Vent, quelle nouvelle apportez  
du pays d'espérance?*

*La route est luisante de pluie  
et le soleil clair s'est caché;  
et le Vent, après avoir fait le tour  
de ma chambre, s'en est allé  
sans rien me dire...*



## *Le Grand Chêne des Bruyères*

*Parmi les arbrisseaux chétifs et rabougris,  
circonvenu de lierre, égratigné d'épine,  
    mais bras au ciel, violemment,  
ancrant au sol natal ses ongles noirs quand même,  
voici debout, feuillage au vent, — le Chêne!*

*Il a vu les orages  
séculaires bondir dans le ciel dévasté,  
    l'Été,  
quand tourbillonnaient les tempêtes,  
    sans but, hargneusement,  
    des horizons aux horizons,  
    aux jours où croupissaient  
dans les marais stagnants les forces ennemies.  
Il a vu les réseaux de pluie  
l'enlacer d'eau sous le front bas  
    des nues;  
    se disperser au loin,  
rouges de sang ou claires d'or,  
    ses feuilles mortes,  
et ses rameaux, et ses glands verts;*



*et puis la neige et le silence,  
durant l'hiver bourru monter jusqu'à son cœur.*

*Le Chêne*

*ne mourait pas, la face au vent,  
et lorsque revenait à nouveau le Printemps,  
sur son tertre debout il verdoyait quand même!*

*Ses mille bras en l'air multipliés  
captaient les ors clarifiés  
des grandes aubes impavides.  
Il se rebaptisait aux éternels matins.*

*Ses feuilles  
par myriades là-haut chantaient  
dans la lumière,  
et les brusques ardeurs que sa cime affrontait,  
son ombre les filtrait en douceurs et caresses  
pour ceux qui, quelquefois, s'asseyaient à ses pieds  
afin d'écouter battre sous sa rude écorce  
le rythme de sa vie et le sang de sa force.*

*Il avait voulu tout l'azur.*

*Le Chêne*

*savait de quel combat opiniâtre et dur  
et de quelles tempêtes,  
tôt ou tard, il paîrait l'idéale conquête  
et la gloire de la garder,  
captive et translucide, en ses doigts écartés.  
Mais il restait debout quand même,  
fendu de foudre et de douleur,  
avec l'amour, malgré la haine!*

*Oh! sa tenace ascension!*



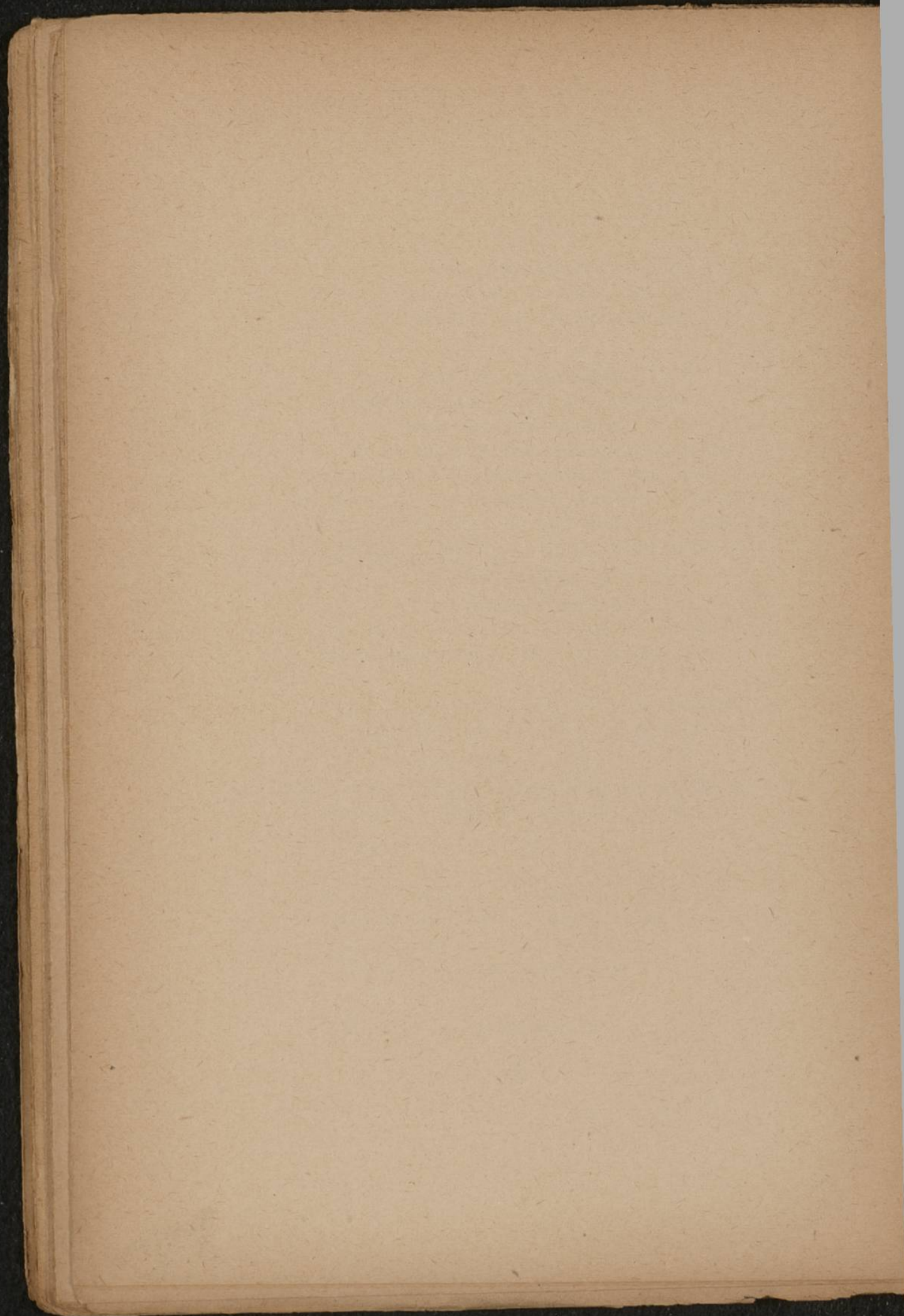
*Mais jour par jour, et s'agrippant,  
pour mieux monter, aux bords du vent,  
le Chêne*

*grandit, sauvage et triomphal,  
et vous l'avez en vain mordu,  
rageurs stériles, bise et grêle!*

*Et le voici, toujours debout,  
couronné d'astres, baigné d'aubes,  
ou, roi tragique des couchants,  
debout sur le bûcher des horizons de braise!  
Le sang de l'Univers irrigue son grand cœur.  
Qu'importe qu'il soit seul puisqu'en lui vit un monde!  
Le Chêne avait mille ans que vous n'étiez pas nés,  
et vous serez depuis longtemps poussière,  
passants qui gravez votre nom  
en ses blessures,  
qu'encore chanteront les voix de ses ramures:  
Ce qu'on saura de vous, c'est lui qui le dira!*

*Parmi les arbrisseaux chétifs et rabougris,  
circonvenu de lierre, égratigné d'épine,  
mais bras au ciel, violemment,  
ancrant au sol natal ses ongles noirs quand même,  
voici debout, feuillage au vent, — le Chêne!*

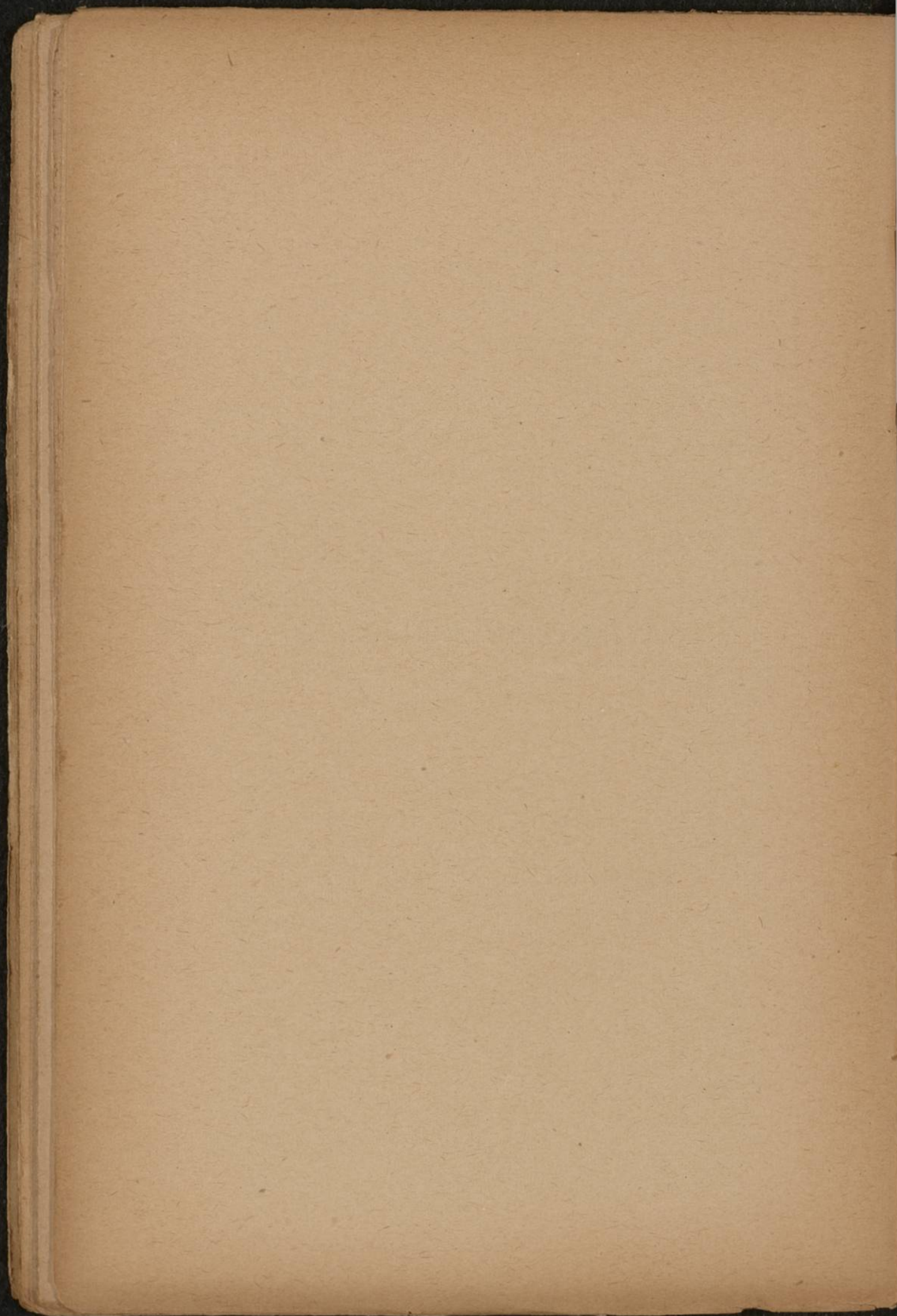






*L'ADORATION PASCALE*







### ***Dédicace pour une Maison rustique***

*La Maison est rustique et de modeste accueil  
sous son chapeau, fleuri de tuiles et de lierre,  
qui s'abaisse en auvent sur la porte et le seuil  
dont le gel a fendu l'humble degré de pierre.*

*Regarde : L'horizon s'encadre aux clairs carreaux  
avec son ciel mouvant de soleil ou de pluie ;  
une meule de foin aux noisetiers s'appuie  
et le verger bourdonne où broutent les troupeaux.*

*Ici se sont fixés tes espoirs, ô Poète !  
Ecoute : L'heure fuit et le Destin s'apprête.  
Puisque la Vie est courte, emplis-la de Beauté.*

*A tous ceux qui viendront le sort ne fit point fête :  
Aime, et que le Passant, à ta table invité,  
en voyant ton bonheur n'en soit point irrité !*



### *Le Sage Jardinier*

*Il est levé dès l'aube, et bine, et sarcle l'ombre.  
Ses sabots blancs mouillés de rosée, écoutant  
l'alouette monter dans le ciel en chantant,  
il souleva la vitre où mûrit le concombre.*

*Le soleil incendia le jardin potager.  
A regret il rentra le trident et la bêche.  
Assis à la lucarne où se dore la pêche,  
il savoura le lard sur son pain partagé.*

*O frugal casse-croûte entre les hélianthes  
bourdonnants de frelons et les vignes pliantes  
de chasselas doré! L'heure fuit. Mais le soir,*

*coiffé d'un chapeau jaune, en son sarrau que gonfle  
la brise tiède encore où le hanneton ronfle,  
le sage jardinier décroche l'arrosoir.*



## *Le Rucher*

*Voici le grand jardin fleuri d'héliotropes,  
bigarré de pavots, enflammé de soleils,  
où septembre étoila les dahlias vermeils  
et tendit sur les phlox ses fils de Pénélope.*

*Près du cadran solaire où tu lis l'horoscope,  
comme des tiaras d'or, sur deux rangs, et pareils,  
les paniers du rucher bourdonnent au réveil  
des abeilles qu'élève un sage misanthrope.*

*Voilé, fumant la pipe, il vient et les admire,  
sur le seuil apportant le miel avec la cire,  
et semble, impénétrable, entouré de bourdons,*

*en ce nuage ardent d'abeilles hérissées,  
couvert du voile noir, un dieu rustique et bon  
au front auréolé d'un essaim de pensées.*



### *Assiettes peintes*

*Votre grosse faïence, assiettes du dressoir,  
est franche et pleine ainsi qu'un rustique visage,  
avec ses fleurs de pourpre et son naïf feuillage,  
qui luisent vaguement dans la rougeur du soir.*

*Votre rondeur m'est belle. Et je me plais à voir  
votre aspect réjoui me commenter l'adage,  
en banderole au mur suivant l'antique usage :  
Est, Ouest, Sud ou Nord, au logis viens t'asseoir !*

*La soupe est bien meilleure en votre clair nombril  
fendillé de cuissons, où l'humble ménagère  
sur le pain coupe un peu d'oignons et de persil ;*

*et c'est vous qu'on emplit, quand vient l'heure dernière,  
près d'un cierge allumé sur la table de nuit,  
de larmes d'eau bénite où trempe un brin de buis.*



## **Stoïcisme**

*Il est des jours heureux que le Destin nous donne.  
Tu voudrais en jouir. L'air est tiède et subtil ;  
la brume du matin flotte dans le courtil  
et, par-dessus la haie, une campane sonne.*

*Tu pousses la barrière et fronces le sourcil.  
De voir que l'heure fuit ta bonne humeur s'étonne.  
Tu soupîres d'un sort que n'envîrait personne  
en quittant pour l'habit la blouse de coutil.*

*Pourtant, si le départ vers la ville te presse,  
loin, jaseuse Argentine, aux rives de roseaux,  
de la blanche cascade où bouillonnent tes eaux,*

*ton malheur serait doux à plus d'une détresse,  
ô toi qui reviendras au logis et qu'attend  
l'humble et fidèle épouse auprès de ton enfant !*



### *Le Repos du septième Jour*

*Heureux qui goûte en paix son repos domestique  
et n'a d'autre souci que d'en jouir toujours,  
sachant l'espoir menteur et décevants les jours  
d'où son rêve revint à la maison rustique !*

*Il y revient encor, car le sort maléfique  
pour l'éprouver sans doute écourte ses séjours,  
rend amère l'absence et plus doux les retours  
au foyer où l'Amour lui tend son viatique.*

*Voici les jours de pluie et les soirs de grand vent.  
Au logis clair et chaud bat le cœur du silence.  
Il regarde apaisé sa femme et son enfant.*

*Et quand tombe la nuit il peut, sans défaillance,  
sortir et regarder le ciel bas et houleux  
où naîtra le premier des six jours malheureux.*



## *Élévation*

*Dispersés, les chevaux paissent entre les ormes,  
et la jument, d'un trot lourd et effarouché,  
part soudain d'avoir vu notre geste toucher  
son poulain bai raidi sur ses pattes difformes.*

*Il fait dimanche d'Août, jour de Sainte Marie.  
Les feuilles de la menthe embaument le sentier,  
semé de fleurs de rose et de brins de papier,  
par où la procession descend dans la prairie.*

*Ecoute, il est si doux, le vent, qu'on s'entend vivre.  
Sur les abricots mûrs vibrent les guêpes ivres  
d'avoir mordu la joue en velours des beaux fruits.*

*Trois coups tintent dans l'air immobile et sans bruit ;  
et nos doigts se sont joints, et notre front s'incline :  
car dans l'ostensoir d'or luit la Face divine.*



### *Angélus de Midi*

*Il fait doux au midi de notre maison rose.  
C'est l'heure de la sieste, un dimanche de mai ;  
tu sarclas à genoux les parcs où j'ai semé  
jusqu'au sentier bordé de plants de passe-roses.*

*Dans mon cœur tinte aussi l'angélus de cristal,  
ma mie au doux sourire, et tu sens l'aubépine,  
assise dans les fleurs que l'abeille butine,  
les deux mains sur ton flanc où tu eus tant de mal.*

*Nous ne nous disons rien. C'est bien l'heure rêvée.  
Dans tes yeux lumineux, toi que j'ai conservée,  
comme le ciel l'amour reflète son azur.*

*Entends-tu notre cœur battre dans le silence  
de cette paix agreste, où renaquit plus pur  
notre bonheur meurtri d'être sans espérance ?*



## **Le Fournil**

*Je rêve d'un fournil où tu ferais le pain.  
Au milieu des pavots, des ronces et des bûches,  
je te verrais pétrir, tes bras blancs dans la huche,  
en nuage neigeux la fine fleur du grain.*

*A l'ombre du noyer haute serait la haie  
et, parfois, une noix sur le sol tomberait.  
Je passerais le seuil en portant un cotret,  
pieds nus dans mes sabots et la taille courbée.*

*Par la lucarne basse, un oblique rayon  
luirait dans le réduit obscur et sentant bon  
la pâte ; et toi, devant la planche à pain garnie*

*de formes, attendant l'heure où le four est chaud,  
rouge et gaie, en riant, tu compterais tout haut  
les tartes que tu fis pour notre table amie.*



## *L'Arc-en-Ciel*

•  
*Si tu veux nous irons sous la brume de pluie,  
où l'orage apaisé s'achève en grésillant,  
et sur les treillis clairs en poussière suspend  
une toile argentée, où le soleil scintille.*

*Il pleut deux fois sous bois ; et, de chaque ramille,  
secouée aux frissons frais murmurants du vent,  
l'eau s'égoutte irisée et nous givre en passant,  
tels les blonds amoureux des noëls de féerie.*

*Ne t'émeus point que, sous nos pas, l'humus sylvestre,  
spongieux, cède et nous mouille un peu, si nous pouvons  
découvrir la beauté du Paradis terrestre*

*et surprendre là-bas de nouveaux horizons,  
où le double arc-en-ciel, enjambant les nuées,  
ouvre un seuil de cristal à nos deux destinées.*



## *Le Rossignol*

*Le bocage au seuil bleu baigné de clair de lune,  
dans le rêve d'un soir d'amour et de printemps,  
tressaille tout à coup de trilles éclatants  
qui heurtent le cristal de l'infini nocturne.*

*Limpides et puissants, il jaillissent, ils fusent.  
Les strettes en cascade éparpillent dans l'air,  
gouttes de diamant aux vasques d'argent clair,  
le jet d'eau du silence et de la nuit confuse.*

*O Fontaine d'Amour, du cœur de mai jaillie,  
sanglot si pur frappant au céleste parvis,  
tu prolonges en moi le long cri du génie.*

*Sublime rossignol que jamais je ne vis,  
solitaire et caché, tu t'exaltes quand même  
et ta voix inconnue est une voix suprême.*



### *Sonate au Clair de Lune*

*Le clair de lune est vaste ainsi que l'océan,  
sur les coteaux de rêve où le grand ciel s'ardoise  
et d'astres scintillants tout entier se pavoise,  
à l'heure de minuit qui s'égrène au cadran.*

*Lentement le brouillard dans le vallon s'avance.  
Le mystère est partout, et l'on n'entend plus rien  
qu'un plongeon de brochet, l'aboi lointain d'un chien,  
et les baisers du vent aux lèvres du silence.*

*Belle étoile inconnue au sein du firmament,  
tu n'exaucerais plus mes vœux en ce moment :  
Il convient que le Sage au Destin se résigne.*

*Puissé-je être à mon jour celui dont les regards,  
emplis de la beauté du clair de lune épars,  
sauront fixer la mort, tant la Nuit est divine !*



### *Le Voeu de Solitude*

*Je resterai dans l'ombre, et ceux qui le voudront,  
pour respirer la Fleur, pour écouter l'Eau vive,  
en ce retraits rustique où mon désir arrive  
ne craindront pas la ronce et me reconnaîtront.*

*Les baisers de l'Espoir n'effleurent plus mon front.  
A mon seuil, où ma voix la retenait captive,  
depuis qu'un jeune appel emplit une autre rive,  
ne bat plus l'aile d'or qu'effarouche l'affront.*

*Pourtant je reste orné de sa longue présence.  
Des dons que j'ai cueillis, c'est celui du silence  
qui ne m'a point déçu, que j'emporte avec moi,*

*pour y garder mon rêve intact et sans souillure,  
car, du bruit de ce monde ayant connu l'injure,  
seul convient le silence à la fierté de soi!*



### *L'Ombre du Cimetière*

*L'ombre du cimetière en ton petit village  
s'étend si doucement au delà du chemin  
qu'elle évoque les murs où fleurit le jasmin :  
la Mort est souriante en ce frais ermitage.*

*L'heure tourne sans bruit dans l'or du vieux cadran  
au clocher de La Hulpe où tu fus baptisée ;  
le maillet sonne clair sur une croix brisée ;  
l'enclos ensoleillé s'embaume de safran.*

*Notre place est marquée en cette bonne terre.  
Côte à côte étendus, ma Femme, à notre tour  
nous connaissons l'oubli du tertre solitaire.*

*De soucis quotidiens le plus beau ciel s'altère.  
Dans la paix de la tombe où nous serons un jour  
rien n'assombrira plus notre immortel Amour.*



### *Ultime Prière*

*Au tertre où tous les deux nous serons étendus,  
que la Rose et le Lierre entrelacent leurs tiges,  
afin que, protégeant l'Amour et ses vestiges,  
dans leur beauté rustique ils restent confondus.*

*Comme eux, simple, et naïve, et fière fut notre âme.  
La Rose fleurissait le Lierre, et tous les deux,  
quand même s'enroulant parmi l'ombre et la flamme,  
dans la peine des jours grimpaient au roc rugueux.*

*Déjà ton front blanchit et chancelle ma force ;  
mais tu sais quelle ardeur battait sous mon écorce  
lorsque tes fleurs saignaient au Lierre âpre et mauvais.*

*Et mon nom ne m'est rien, qu'il passe ou qu'il s'impose,  
pourvu qu'en toi je vive et qu'au Lierre la Rose,  
plus forte que la Mort, refleurisse à jamais !*



### *Inscription pour la Tombe des Justes*

*Ceux qui dorment ici vécurent sans reproche.  
Ils furent vertueux, sans excès de vertu :  
L'Amour ne choisit point l'abri d'un cœur de roche.  
Sur leur bonheur, pourtant, le sort s'est abattu.*

*La ronce envahissante à leur tombeau s'accroche.  
Ils sont morts oubliés ainsi qu'ils ont vécu,  
et nul ne se souvient du beau chant qui s'est tu,  
dans la foule qui passe et dans la cité proche.*

*La sagesse et l'amour disparaissent sans bruit.  
Leur nom n'est point inscrit au temple de mémoire :  
Mieux vaut l'oubli de tous qu'une cruelle gloire !*

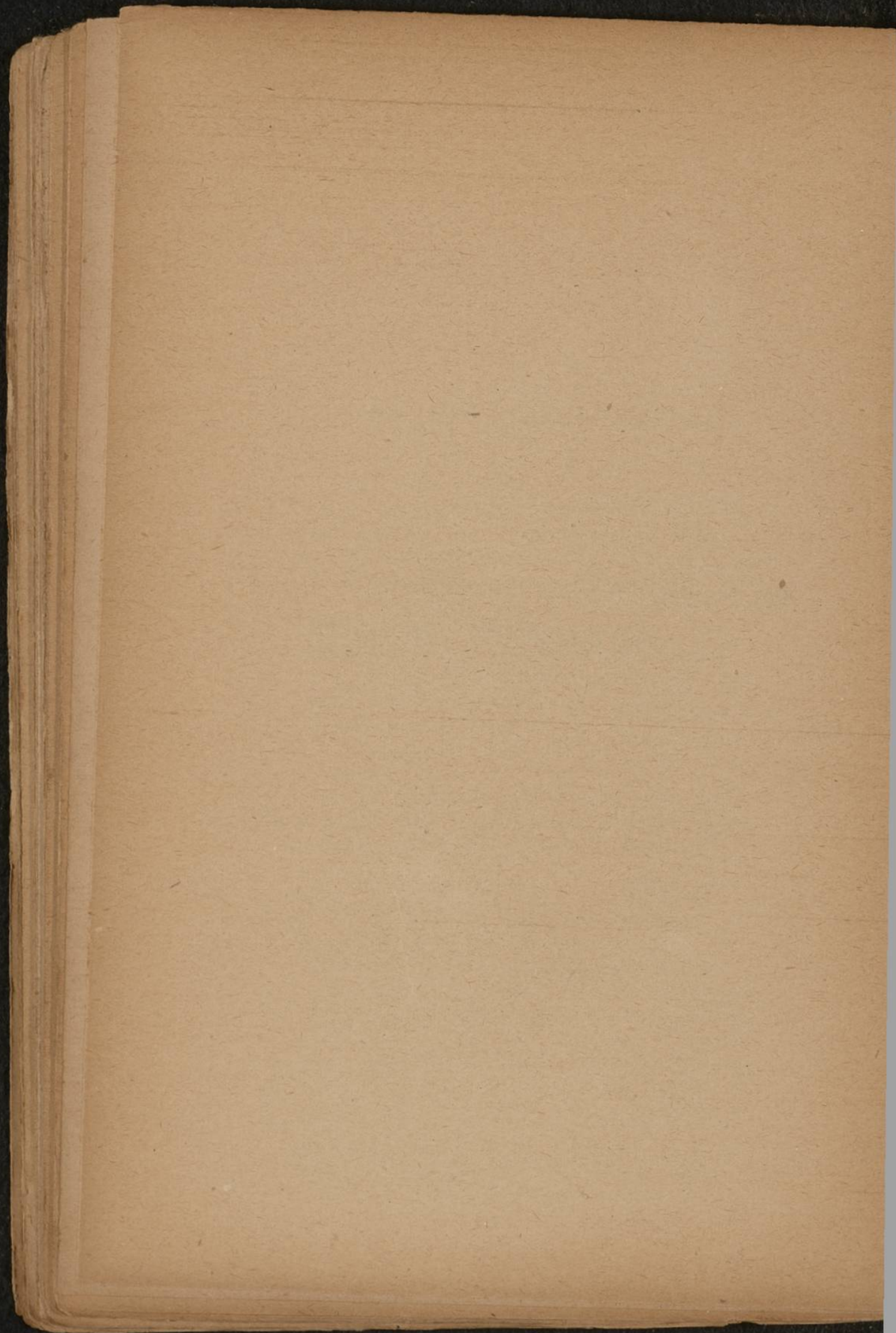
*C'est de trop de clartés qu'est faite notre nuit.  
Heureux qui préféra l'obscurité du Juste,  
quand César au forum voit couronner son buste !*



*LA PARABOLE*

*DE L'ENFANT PRODIGE*







### *A la Dame d'un Songe doux et vain*

*Vous qu'à travers les deuils de mon orgueil meurtri  
j'aime pour ce qu'en vous je vois et j'imagine,  
bien mieux que pour ce que vous me fûtes vraiment,  
(car rien ne vous distingue à mes yeux d'autres femmes,)  
je rêve à l'impossible soir d'un jour prochain  
où, riche du bonheur que je voudrais connaître,  
je me prescrirais d'être de nouveau l'enfant  
que vous avez baisé sur le front en pleurant.  
Votre main toujours belle, encore que vieillie,  
à mes lèvres portée en sainte eucharistie,  
ranimerait en moi les défuntes ardeurs  
qui pour vous sans réserve illuminaient mon cœur.  
Je voudrais vous parler d'une âme repentie,  
que l'épreuve sept fois trempa dans son limon,  
pour que nous oublions les anciennes querelles  
inéluçtables, car rien de ce qui est nous  
de nous ne fut connu ou par nous ne fut dit,  
et je ne suis pas sûr encor d'être compris.  
Cependant comme l'âme est faite d'une sorte  
qui ne peut varier dans les fruits qu'elle porte,  
malgré l'âpre saison je n'ai pas oublié  
les soins de votre amour sans cesse humilié.*



*Je sais que trop souvent je vous ai fait du mal,  
à vous qui ne vouliez que mon bien et ma joie :  
tels étaient les écarts d'une jeunesse en proie  
au tourment de vous voir selon son idéal.  
Votre tendresse était soucieuse et jalouse  
qui voulait bien m'aimer, comme vous l'entendiez :  
hélas ! d'être aimé moins j'aurais eu moins de peine,  
si d'être mieux compris j'eusse connu l'orgueil.*

*C'était trop demander du sort impénétrable  
et j'attendrai toujours ce bonheur qui me fuit,  
puisqu'en dépit des liens puissants qui nous unissent,  
vous m'êtes étrangère et ne le savez point...*



Je me dirais : As-tu le droit  
d'imposer à ce doux, unique et charmant être,  
le destin agressif où ton vouloir s'entête :  
Tu es de ceux qui doivent rester seuls !

Certes,  
la flamme égoïste et acerbe,  
qui brûle toujours droite en moi,  
à travers le mécompte et la désespérance,  
consuma bien de ceux qui d'elle s'approchaient.  
J'étais comme un vivant bûcher  
aux dévorants retours de flammes subversives.  
Mon orgueil révolté n'acceptait pas le sort  
et de moi s'échappaient les meutes  
des paroles de haine en chasse de l'erreur.  
Que de vains hallalis j'ai sonnés sur ton cœur,  
fou qui perdait l'amour pour d'odieuses victoires !  
De toi je n'avais pas pitié.  
Hélas ! les meilleurs, les meilleurs,  
en ce monde de haine,  
quand leur pitié s'émeut n'ont pitié que d'eux-mêmes.  
Nos pas,  
tu le sauras un jour si tu ne le sais pas,  
sont faits d'herbes foulées,



*de fleurs au passage cueillies,  
què l'on regarde et respire un moment,  
avant de les jeter, flétries,  
au vent qui les emporte en cendre on ne sait où.*

*Il avait bien un peu raison, ce pauvre fou!*



Le mauvais vigneron que j'étais devenu  
arrachait follement les ceps les plus fragiles  
qui promettaient le raisin le meilleur  
aux pampres rouges de la treille.  
Je ployais et tordais les branches ;  
de la serpe et du poing je vendangeais le fruit,  
buvant à même le vin noir  
de ta pauvre douleur foulée en mon pressoir.  
Que m'importait l'espoir du vin nouveau !  
Que m'importaient les plus vieux pieds de vigne,  
qui m'avaient tendu tous leurs dons  
jadis,  
où dans mes mains, fières de leur doux poids,  
pesaient leurs grappes lourdes, pourpres !

O Vigne, chère Vigne, t'ai-je dépouillée !  
Et tu donnais encor le sang pur de tes plaies  
lorsque tu n'avais plus de raisin à m'offrir !



Combien de fois égrenant le rosaire  
mouillé de pleurs de tes douleurs ;  
combien de fois sanglotant des prières  
en tes tremblantes mains,  
dans les ténèbres de la chambre  
qui t'épouvantaient moins que celles de mon cœur,  
de moi n'as-tu douté ?  
Nous nous étions dressés l'un contre l'autre,  
en ennemis désespérés,  
avec la hâte de meurtrir  
les derniers lys de notre confiance.  
Chaque mot nous était un pétale de moins.  
Une jonchée  
de clartés mortes commentait notre déclin,  
et il semblait que jamais nous n'avions  
à tous été ce bel exemple  
du couple triomphant par l'amour du destin.

Oh! que de fois tu crus être une morte en moi!



*Je t'ai tant fait souffrir que ta douceur me navre  
et ton accueil aimant qui chancelle et sourit,  
incliné sur sa tige ainsi qu'un pied de lys  
qui se redresse après l'orage,  
et tend à mes mains sacrilèges  
ses coupes où tremblent tes larmes  
et saigne l'or de ton cœur pur !*

*Sainte de mon Jardin  
de soleils et d'héliotropes,  
toujours tournant au gré des heures,  
je te reviens en pèlerin d'amour  
du décevant voyage de ma vie  
au sépulcre de mes espoirs.  
Sur ton sein le pardon me berce  
de laine chaude et palpitante.  
J'ai essuyé dans la rosée  
la poussière de mes souliers,  
et il me semble  
que je n'ai rien connu de mes erreurs passées,  
et que je suis comme un enfant  
tant ta bonté me transfigure  
que je ne mérite point  
et que je retrouve à mon seuil,*



toujours la même,  
avec l'odeur du pain qui cuit  
et les fleurs de la nappe claire,  
et le scintillement des cristaux dans l'armoire  
de notre mariage.

Notre-Dame des Sept Douleurs,  
je ployais ; tu m'as redressé  
et les gerbes de notre amour blessé  
entre nous ressuscitent  
et s'enroulent avec leurs feuilles et leurs fruits  
à nos corps enlacés qui tremblent  
au rythme de l'Horloge et de nos cœurs battants.



*Hélas! nous ne sommes que deux :  
C'est assez pour souffrir ; c'est trop pour vivre heureux!*



Je songe quelquefois, le soir, quand je suis seul,  
avec ma peine, avec mes doutes,  
à ceux qui traînent sur les routes  
du froid et de la faim les douloureuses croix  
que, dès leurs premiers pas vers le Rêve et la Joie,  
ils portent, trébuchants et saignants misérables,  
sans jamais rencontrer le Bon Samaritain!  
Vous montez vers mon cœur, ô sanglots de la Terre,  
et je suis sans repos de tout ce que j'entends,  
même à travers l'ivresse où le malheur s'oublie,  
en moi des pauvres cris du monde aux quatre vents!  
Je sais que la pitié platonique est stérile,  
que vaine est la révolte en ce siècle de peur,  
où la pourpre qui vêt les nouveaux dictateurs  
est teinte comme l'autre au sang pur des victimes.  
Je le sais, je le sais, et pourtant je m'indigne  
devant le ciel serein, désespérément clos,  
où jamais n'entreront les plus poignants sanglots!  
Oh! comme je voudrais en ces heures parfois  
embrasser en criant toutes les noires croix  
qu'arrosent des pleurs d'agonie,  
pour épouser en moi la souffrance infinie  
et sentir dans mon cœur s'enfoncer tous ses clous!  
Le Golgotha qu'elle use ainsi de ses genoux  
est si haut qu'il se perd dans le ciel de ténèbres,



*et la peur d'y monter me glace les vertèbres,  
tant cette heure est atroce où les hommes déments  
sur des forêts de croix ont cloué leurs enfants.  
Mon front se mouille alors d'une sueur d'angoisse,  
et je songe soudain à notre pauvre amour  
sans défense au milieu des triomphants Barbares  
qui fêtent le Veau d'Or sur les dieux rétabli.  
Aux orages prochains qu'adviendra-t-il de lui?  
Le sort l'a protégé tant qu'il fut invisible,  
mais dans ce deuil immense et parmi ces charniers  
les vivants ne sont pas impunément heureux...*

*C'est déjà bien assez d'avoir gardé la vie!*



*Oh! je me dis souvent que je deviendrai vieux.  
Je ne sais pas gagner comme d'autres mon pain  
et je sens que déjà mes forces me trahissent :  
Je crains que de mes mains ne tombe le flambeau.*

*Peut-être,*

*quand viendra le malheur que j'appréhende ainsi,  
et qui peut me surprendre en pleine conscience,  
devrez-vous vous traîner jusqu'au grabat des pauvres,  
où grouille la vermine abjecte des dortoirs,  
et moi je serai dans la rue,  
exposant aux regards ma fierté toute nue,  
devant l'hostilité des jaunes hôpitaux  
et le glacial accueil des Gens de Charité...*



*Non!*



Tant qu'un souffle de vie en moi palpitara,  
tant qu'il me restera un atome de force,  
je ne serai point lâche et n'abdiquerai point.  
J'opposerai mon front et mes poings aux tempêtes :  
s'il faut tomber, tombons, mais comme j'ai vécu,  
debout et clair,  
dans la virilité de mon cœur libre et fier !  
O vous, pour qui j'admis le bâillon du silence,  
et la ruse, et la courbe, et le consentement,  
lorsque nous étions seuls devant les éléments,  
et que dans leur clameur ma voix était perdue,  
si le sort me réduit à ce dernier combat,  
que je puisse en tombant vous sauver du trépas  
et vous garder encor, dans mon ombre étendue,  
comme l'aigle blessé protège ses aiglons,  
ailes battantes dans la nue !



*Oui, oui, je dis cela,  
et cependant autant que d'autres je suis lâche :  
je tremble de souffrir et je n'ose jurer,  
quand viendra la douleur, de ce que je ferai...*



Puisque tu vas à l'inconnu,  
toi qui fus près de moi la première, la seule,  
sache une fois de plus, — mais aujourd'hui comment! —  
avec quelle ferveur, même en mes heures veules  
et mes défaillances, toujours  
tu m'apparus une aube au seuil de notre amour.  
Sache de quel respect, de quel culte mon être  
t'entoura dans ses plus détestables erreurs,  
en flammes saintes dans mon cœur,  
le plus souvent sans rien laisser paraître  
— car tels sont les Flamands! — de cette adoration  
dont l'encens brûle encor sur l'autel de ton nom.  
Tu fus pour moi la sœur, l'amie et le bon ange.  
Tu m'as rendu plus simple et m'as fait plus humain.  
Oh! ton humble sourire en mes chemins!  
C'est aimer d'un amour sordide et dérisoire  
que d'aimer seulement à l'heure de la gloire :  
Tu ne l'attendis point ; tu crus et tu m'aimas.  
Sois en ces jours navrants dont tu triompheras,  
à deux genoux par moi sanctifiée :  
Celle qu'ainsi tu fus ne peut être oubliée!







*Vous avez eu pitié, puisqu'elle m'est rendue!*



L'heure où tu nous revins fut douce et triste  
dans l'appartement vide où mon angoisse errait  
jusqu'à la nuit tombante  
et mouillait de pleurs ton portrait...

J'avais paré la grande chambre  
de simples fleurs des champs,  
les préférées  
de la morte ressuscitée.  
Nous étions deux auprès de toi.

Tes mains pâles et frêles  
en nos doigts gauches et tremblants  
n'étaient rien que le don d'une aile,  
et j'avais l'angoisse et la peur  
de ton pouls qui battait aux portes de mon cœur.  
Oh! le silence,  
et tes lèvres si minces et si blanches,  
Maman,  
et, de nouveau c'était comme si tu mourais  
dans ton linceul de linge frais,  
parmi la fade odeur du chloroforme...



*Et tu ne disais rien.  
Tu étais comme une petite sainte grave  
et souriais étrangement  
d'avoir vu Dieu.  
Tes regards parcouraient le décor de la chambre,  
s'arrêtaient aux fleurs, aux tableaux,  
sur moi, sur elle,  
et sur nous deux,  
et tes yeux étaient si beaux de tant de souffrance,  
que tout à coup nous sommes tombés à genoux,  
afin d'adorer ton extase  
de vivre encor et de nous retrouver...*



Et je t'ai prise par la main  
pour te conduire, ô Reine de mes Fêtes,  
à la maison qui t'attendait  
là-bas ainsi qu'un frais et virginal bouquet  
de fleurs humides et mouvantes.  
J'ai bâti de mes mains le seuil, le mur, le toit ;  
j'ai semé le pavot et planté la tulipe,  
extirpé le chiendent et préparé les voies  
du Bel Adolescent d'Été,  
qui vient coiffé d'un grand chapeau de roses,  
cheveux d'or au soleil, avec son agneau blanc.  
Tu ne croyais plus au bonheur ;  
tu as souri parmi tes larmes,  
et ton pauvre cœur palpitait entre tes mains—  
ainsi qu'une double colombe,  
un peu farouche...



*Et c'est, depuis ce premier mai,  
un murmure de brise,  
un don du cœur  
dans le silence et dans le soir ;  
quelque chose de doux, et d'à peine perçu ;  
effusions d'âmes  
dans le jardin où nous sommes perdus,  
où, lourdes de tendresse,  
nos têtes sont penchées  
l'une vers l'autre  
dans la pénombre...*



*Les blancs pétales de tes doigts  
s'abandonnent sur tes genoux  
au crépuscule,  
qui tombe doucement sur nous en cendre fine.  
Le vent n'est que baisers furtifs  
sur les feuillages immobiles,  
et tes yeux d'ardentes ténèbres,  
tes yeux,  
de leur long amour me regardent  
à travers le rideau cendré de tes cheveux...*



Oh! oui, et seulement  
un soir de mai qui tomberait  
perle à perle comme s'égoutte l'onde,  
qui fuirait  
en filet de cristal dans l'herbe proche ;  
quelque chose qui doucement  
réunirait nos doigts, nos lèvres,  
et l'une à l'autre souderait  
nos bouches,  
comme des fleurs tièdes se baisent,  
et tout à coup s'achèverait  
en un cri fou  
et dans l'étreinte longue, brève...



*Si j'ai loué jadis avec des mots de flamme  
et de ferveur  
l'amour qui doucement rayonne de ton cœur  
et nous traverse de lumière ;  
si jamais je t'ai dit ce que tu fus pour moi  
en des jours qui semblaient dans la désespérance,  
la non pareille qui tant m'aimes,  
parmi les fleurs de tes baisers  
et les rameaux clairs de tes bras ;  
c'est aujourd'hui qu'en moi vraiment  
je savoure toute la force  
et le don de ton cœur si simplement humain.  
Tu es la bonne certitude ;  
la joie égale et pure au foyer reconquis,  
le soir,  
auprès de la lampe fidèle,  
entre les pots de géraniums,  
et de fuchsias et d'azalées...*

*Ah! pauvres hommes,  
qui cherchez du nouveau, partez, égarez-vous,  
dissipez en des mains indignes  
ce qui vous fut donné par les plus pures mains  
et las, et déçus, revenez  
avec votre regret, avec votre remords,  
à la maison rustique où l'amour veille encor!*



L'orage autour de nous a couché les épis  
d'amitié drue et claire,  
où s'exaltaient jadis, dans la splendeur solaire,  
les fleurs de notre bel amour.  
En nos chemins je ne vois plus,  
las d'avoir poursuivi les espoirs révolus,  
que des cœurs chancelants et des visages tristes.  
Oh! que j'ai vu sombrer, dans la mort des couchants,  
de floraisons de rêve à jamais effeuillées!  
Mais je ne compte plus les roses qui s'en vont,  
puisque notre jeunesse immortelle bouillonne,  
et que, malgré les deuils des précoces automnes,  
où l'amour blessé passe avec l'orgueil déçu,  
l'un sur l'autre appuyés, nous sommes invaincus!



*A l'heure où le soleil décline,  
loin de vous séparer prenez-vous par la main,  
car l'ombre efface l'ombre et le jour du chemin,  
et maintenant que la nuit est prochaine  
si vous vous égarez, vous retrouveriez-vous ?*



*Et voici les plus belles heures du dimanche.  
L'aiguille tourne au grand cadran  
d'acier et d'or,  
dans le silence bourdonnant de la cuisine,  
où tu couds une robe  
pour ton enfant qui retourne à l'école  
demain,  
et mettra sa main dans ma main.  
Tu vis dans la ronde des heures  
légères, claires,  
qui passent et s'évanouissent  
avec leurs pieds dansants qui glissent  
au son qui vibre,  
aux bonds des guêpes.  
Le jardin danse et tourne aussi  
sous le miroir du ciel limpide,  
et tu te piques, et, parfois,  
dans la broussaille d'or de tes cheveux, tu lèves  
ton regard doux et pur sur le double portrait  
qui te sourit parmi les roses du buffet...*



*Sainte Marie aux Fleurs,  
voici le jour où tu montas au ciel  
parmi l'encens et les prières.*

*Ta belle robe bleue  
s'ourlait de chérubins joufflus,  
et tu t'élevais vers ton Dieu  
en gloire,  
assise sur un trône blanc.*

*Sonnez, trompettes d'or des anges,  
c'est le jour de Sainte Marie,  
alléluia!*

*Sainte Marie aux Fleurs,  
puisque c'est aujourd'hui ta fête,  
accepte le mouvant présent  
des pivoines au cœur de pourpre  
et des soucis de mon jardin.  
Mon cœur pour toi s'émeut qui t'aime  
et se souvient de ta douceur  
dans l'humble logis où tu règnes  
avec ton sourire à la vitre  
et tes yeux d'or qui ont pleuré.*



*Sainte Marie,  
pleine de grâces,  
je te salue,  
car le Seigneur est avec toi,  
sous le ciel bleu de ton appartement  
où tu ravaudes,  
le front penché, les bas de ton époux.  
Tu regardes à la fenêtre,  
Sainte Marie, et tu souris encore  
à celui qui revient de loin,  
avec les gerbes de l'offrande  
mouillés des pleurs de son regret.*

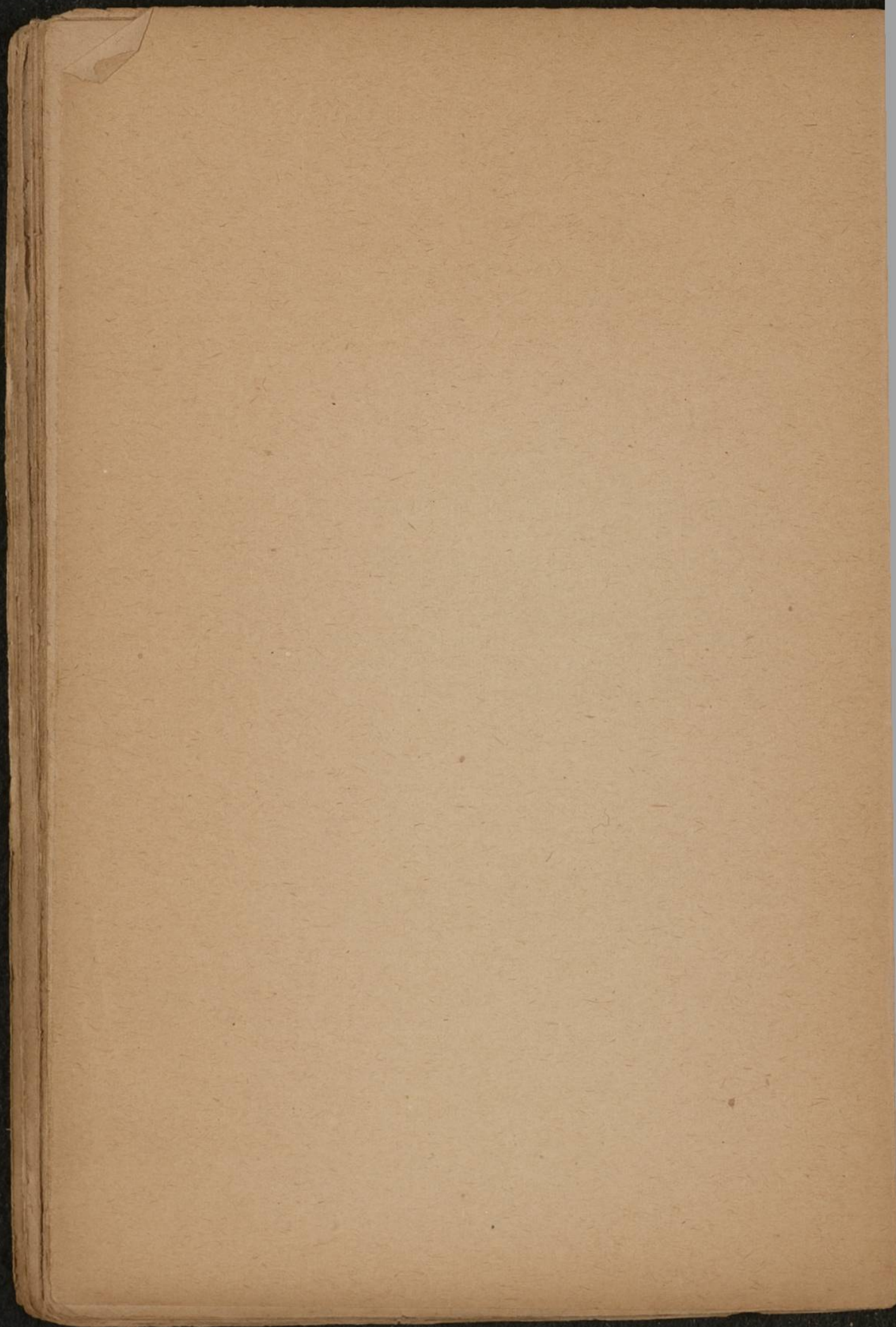
*Sainte Marie aux Fleurs, c'est aujourd'hui ta fête!*



Je n'écrirai plus rien qui ne soit une offrande  
à la Beauté du monde.

Je n'écrirai plus rien que mon âme ne dicte  
au sourire divin de l'amour reconquis,  
car la toute bonté vaut plus que le génie :  
Seule elle est créatrice, et qui fait sur ses pas  
éclore un peu d'amour au cœur des pauvres hommes,  
a le droit de mourir avec un front serein !







## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
<i>Vous me prendrez et me lirez tel que je suis . . . . .</i>	7
<i>Aux Jardins de Belle Enfance.</i>	
Le Cantique de Bonne Odeur . . . . .	11
L'Odeur saine des Pommes . . . . .	13
Les Granges . . . . .	14
Le Piéton . . . . .	15
Les Villages de mon Pays . . . . .	17
Mon Cœur déçu . . . . .	21
Adieu, Terre de Flandre! . . . . .	25
<i>Ecole flamande.</i>	
<i>Rubens, tu m'apparus dans les salles du Louvre . . . . .</i>	31
Couronne de Légumes et de Fruits . . . . .	33
Paysage, avec Chasse aux Cerfs . . . . .	34
Le Repos du Tisserand . . . . .	35
L'Etalon ferré . . . . .	36
Le Coq mort . . . . .	37
L'Offre galante . . . . .	38
Les Ivrognes . . . . .	39
Balthazar d'Epiphanie . . . . .	40
Le Roi boit! . . . . .	41
La Demande en Mariage . . . . .	42
L'Adoration des Mages . . . . .	43
Allégorie des Vanités du Monde . . . . .	44
<i>Rixes et Bamboches.</i>	
La Cruche en Grès . . . . .	47
La Halte au Point du Jour . . . . .	48
Le Tonneau . . . . .	49
Asti spumante . . . . .	50
Marée fraîche du Jeudi! . . . . .	51
Le Revenant de Minuit . . . . .	52



	Pages.
On tue le Cochon ! . . . . .	53
Bataille de Brocs vides . . . . .	57
Les Tournesols de Flandre . . . . .	61
Les Coquelicots prophétiques . . . . .	63
La Pipe en Terre . . . . .	65

*Les Vignes de la Chair.*

Pan . . . . .	69
Le Plantoir . . . . .	73
Adam et Eve . . . . .	74

*Les Calvaires du Soir.*

L'Horloge . . . . .	81
Les Dizeaux . . . . .	82
Les Yeux morts . . . . .	83
Le Bateau chimérique . . . . .	84
Le Vent de Mer . . . . .	85
Le Grand Chêne des Bruyères . . . . .	89

*L'Adoration pascale.*

Dédicace pour une Maison rustique . . . . .	95
Le Sage Jardinier . . . . .	96
Le Rucher . . . . .	97
Assiettes peintes . . . . .	98
Stoïcisme . . . . .	99
Le Repos du septième Jour . . . . .	100
Elévation . . . . .	101
L'Angélus de Midi . . . . .	102
Le Fournil . . . . .	103
L'Arc-en-Ciel . . . . .	104
Le Rossignol . . . . .	105
Sonate au Clair de Lune . . . . .	106
Le Vœu de Solitude . . . . .	107
L'Ombre du Cimetière . . . . .	108
Ultime Prière . . . . .	109
Inscription pour la Tombe des Justes . . . . .	110
<i>La Parole de l'Enfant prodigue . . . . .</i>	<i>111</i>
<i>Je n'écrirai plus rien qui ne soit une offrande . . . . .</i>	<i>143</i>



*Il a été tiré du présent ouvrage :*


*Cinq exemplaires sur Japon impérial, dont un exemplaire d'auteur, sans marque, et quatre exemplaires marqués A.B.C.D.;*

*Vingt exemplaires sur Hollande Van Gelder, dont un exemplaire d'auteur, sans marque, et dix-neuf exemplaires marqués de E à W;*

*Cent cinquante exemplaires sur papier vergé Featherweight, numérotés de 1 à 150;*

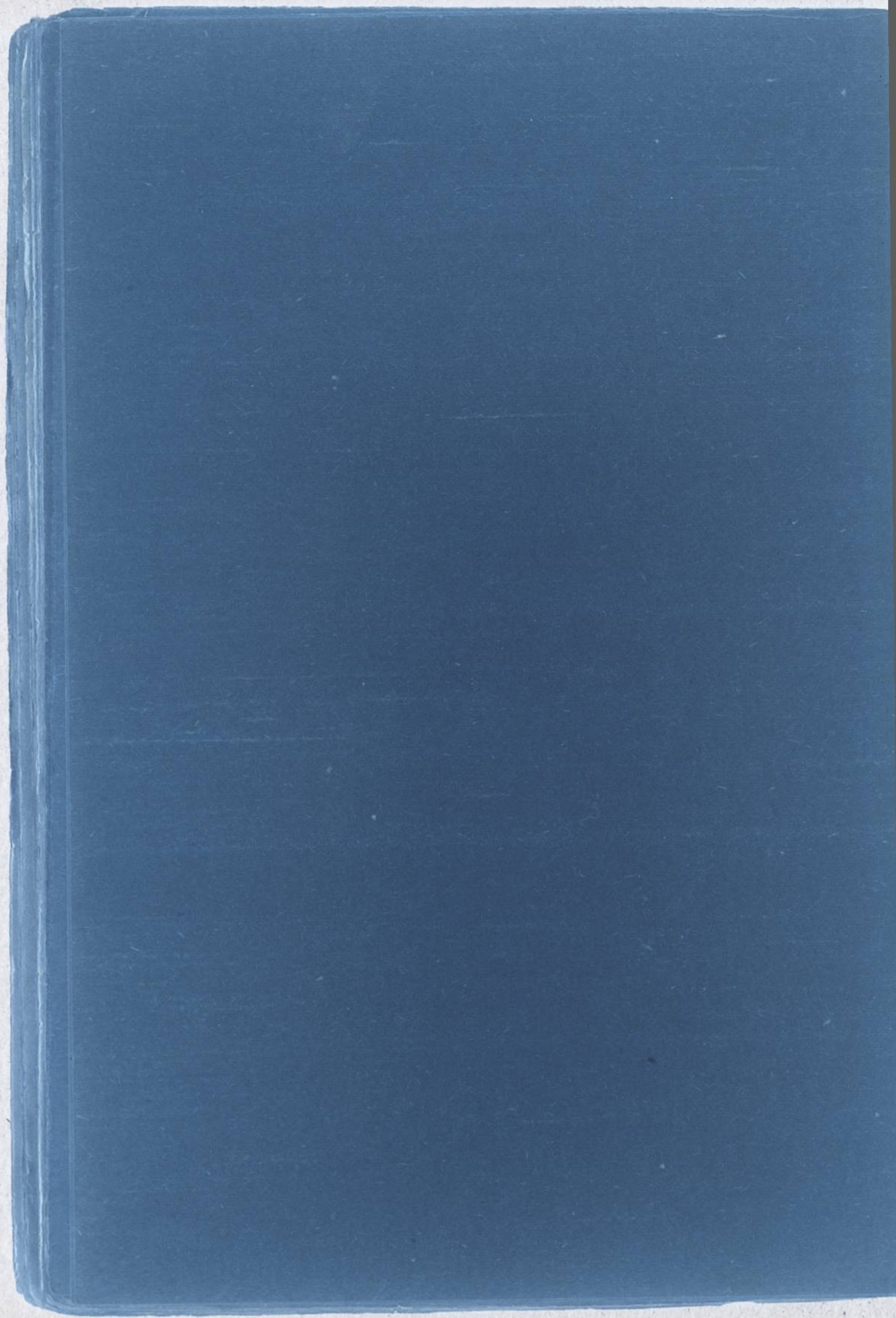
*Et vingt-cinq exemplaires sur papier d'édition, numérotés de 151 à 175.*

*De ces deux cents exemplaires de l'édition originale des Rustiques, destinée aux bibliophiles, les cent soixante-quinze premiers sont revêtus de la signature autographe de l'auteur.*

*Exemplaire* 

*Justification du tirage :*







*Achévé d'imprimer sur les presses  
de Weissenbruch, Imprimeur du Roi,  
à Bruxelles, le 22 décembre 1923.*



